

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

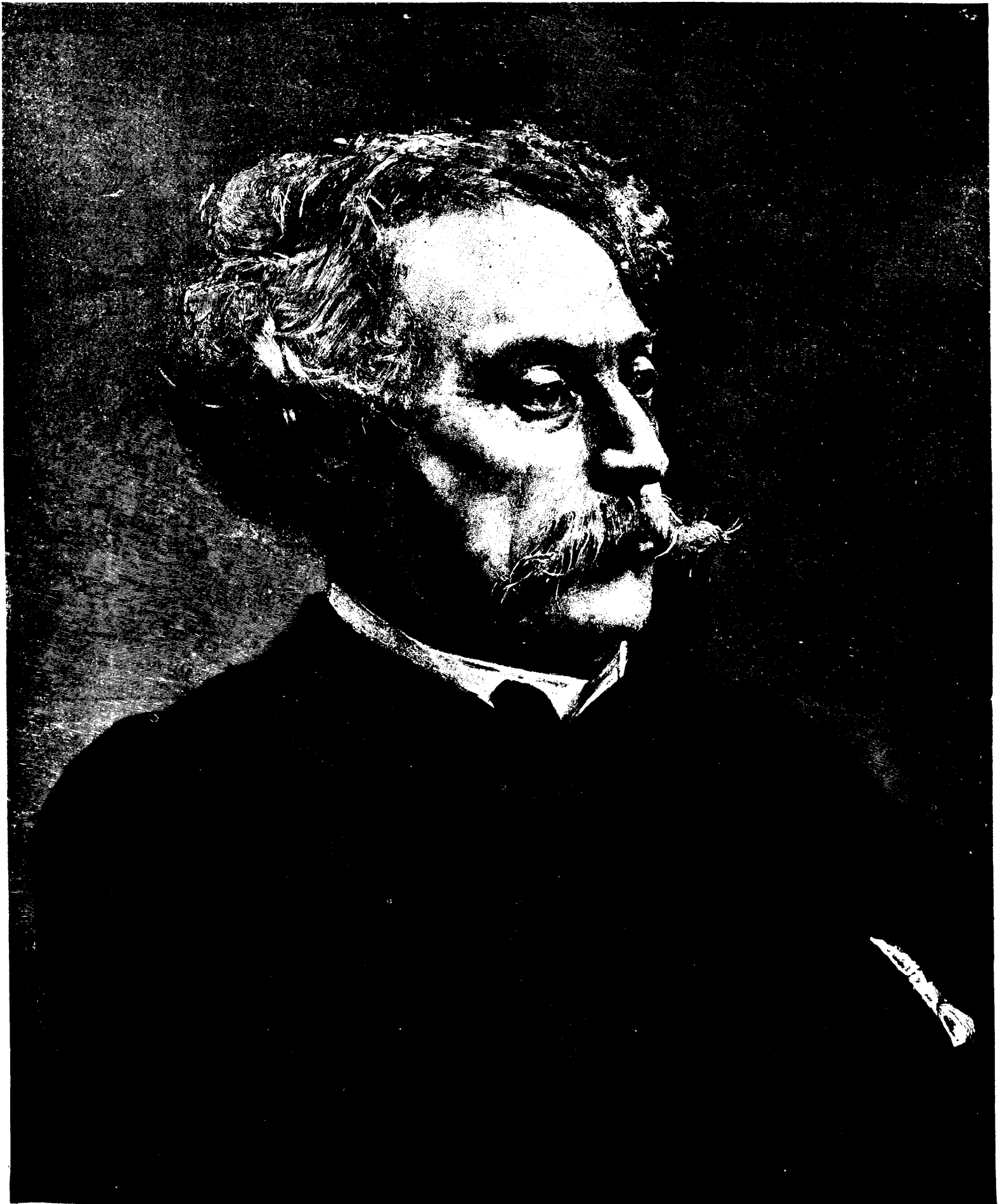
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 560—SAMEDI, 26 JANVIER 1895

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. ALEXANDRE DUMAS, FILS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 JANVIER 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledien.—Bataille du 26 octobre 1813, par Benjamin Sulte.—Une bannière canadienne, par Karoli.—La Réforme.—Biographie : L'honorable sénateur Tassé.—Les merveilles de l'architecture, par P. Colonnier.—Carnet du *Monde Illustré*.—Alexandre Dumas.—Primes du mois de décembre : Liste des réclaments.—Poésie : Conte d'hiver, par Paul Bourget.—Nouvelle inédite : Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy.—Le gâteau des Rois, par Alfred B.—Pour les dames.—Bibliographie.—Revue et journaux, par J. G.—Faits scientifiques.—Notes et faits.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : M. Alexandre Dumas, fils ; M. Joseph Tassé.—La guerre sino-japonaise : Ping-Yan : Blessés soignés à l'ambulance japonaise ; L'appel des colonies japonaises : Distribution des vivres.—Montréal : La réforme : Vue de la façade principale sur la rue Mignonne ; Vue prise de la rue Ontario.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

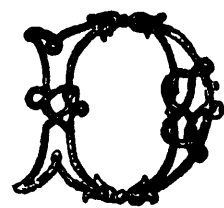
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



ÉCIDÉMENT, le chemin de fer du Grand-Tronc n'est pas heureux dans ses rapports avec les détectives, à la gare Bonaventure.

Il y a quelques années, il se faisait dévaliser, de la manière que l'on sait,

par trois agents de police secrète, dont deux purgent encore leur condamnation, au pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Aujourd'hui, voici qu'un de ses propres agents est arrêté sous accusation de parjure et de subornation de témoin, et, d'après toutes les apparences, il est presque certain qu'il sera reconnu coupable.

Ce gaillard-là trompait sa femme, une jeune fille, la justice et la compagnie dont il devait défendre les intérêts.

C'est un sujet remarquable que ce détective.

Ces faits et les plaintes formulées depuis quelque temps contre les agents secrets particuliers ou publics finiront par faire croire au

public que le recrutement de ces employés se fait un peu à la légère.

D'aucuns, cependant, voient dans ces sortes d'affaires une preuve de l'exquise honnêteté du pays.

Un ami à moi, me fit même, à ce propos, l'étonnante réflexion suivante :

—Notre population est tellement morale que les détectives sont forcés de commettre des délits pour se procurer du travail.

Hum ! Hum !!

\*\*\* Le grand événement de la semaine dernière, qui a tant donné d'ouvrage au télégraphe et qui a préoccupé le monde, a été la démission soudaine du président de la République française, Casimir Perrier.

Cette décision, à laquelle personne ne s'attendait, a été une surprise douloureuse.

On se demanda, tout d'abord, comment un chef d'Etat ôsait désertir son poste, en pleine crise ministérielle, et la presse de tous les pays n'a pas ménagé l'auteur de cette inconcevable algarade, puis, en relisant attentivement la lettre de démission et les rapports des médecins conseillant un repos absolu de six mois au moins, tout s'est expliqué. On était en présence d'un malade qui avait obéi plus à ses nerfs qu'à sa tête.

Le premier moment de surprise passé, on s'est bien vite remis et on n'a plus songé qu'au choix du successeur de M. Casimir Perrier.

La constitution exige, comme vous le savez, que ce successeur soit nommé dans les trois jours qui suivent la démission ou la mort du président, et tout s'est passé dans le plus grand calme.

La France et Paris étaient tellement tranquilles, qu'on ne se serait jamais douté qu'il allait se faire un grand changement, celui du chef de l'Etat, du chef de la première nation du monde.

Mais le peuple français semblait prévoir le résultat.

Trois candidats sérieux se présentaient MM. Brisson, radical, Waldeck-Rousseau, et Faure, tous deux républicains modérés

M. Waldeck-Rousseau se retira de la lutte après le premier vote et M. Faure fut élu.

Cette élection a produit le meilleur effet, les radicaux sont battus, et les félicitations, y compris celles du pape Léon XIII, ne tardèrent pas arriver.

C'est une victoire pour la république et une défaite pour les socialistes et les radicaux.

\*\*\* A la nouvelle de la démission de M. Perrier, le duc d'Orléans, dit Gamella 1er, s'est rendu à Douvres, pour être, disait-il, plus prêt de sa chère France et disposé à traverser le Pas-de-Calais, si on avait besoin de lui, d'un sauveur !

Comme personne n'a éprouvé ce besoin, il s'en est sauvé à Londres pour continuer à mener joyeuse vie. Il y réussit du reste très bien.

A la réunion du congrès, composé des députés et des sénateurs, neuf cents environ, un seul s'est levé, M. Beaudry d'Asson, et a crié "vive le roi !" Ne pouvant trouver d'écho, le malheureux orléaniste s'est contenté de s'asseoir.

Le duc d'Orléans a bien aussi publié un petit manifeste, mais Jacques Bonhomme qui sait à quoi s'en tenir sur la valeur des promesses des princes, a haussé les épaules et s'en est retourné à ses affaires.

Et voici comment s'est réglée cette affaire, si grosse de loin, si simple de près.

Le nom du président est changé, voilà tout.

\*\*\* Pour la première fois, à Montréal, dans

une réunion publique, on a prononcé ouvertement les mots de socialisme, bombe et dynamite, à propos de la triste situation de milliers d'ouvriers qui se trouvent sans travail et presque sans pain, mais il ne faudrait pas en conclure que l'on soit sur le point d'en venir à l'anarchie en action.

Ces mots ont été lancés un peu pour faire de l'effet, mais notre population n'est nullement anarchiste.

Certes, la crise est dure, les ouvriers souffrent et ils ont raison de demander du travail, c'est-à-dire le moyen de gagner le pain nécessaire à leurs familles, mais, ce moyen, on le trouvera ; Montréal a assez de ressources pour sortir de ce mauvais pas.

Ce qui est déplaisant, toutefois, c'est de voir que souvent, ce ne sont pas les véritables ouvriers besogneux, les sans-travail, comme on les nomme maintenant, qui parlent le plus haut et qui expriment des idées que ne partagent pas du tout ceux qui souffrent le plus.

Il ne s'agit pas de se monter la tête, mais d'examiner froidement la situation et de trouver la solution cherchée, sans vouloir l'employer comme capital personnel.

\*\* Ah ! la pauvreté, comment la supprimer, ou tout au moins comment la soulager d'une manière vraiment effective ?

On voit souvent des cas épouvantablement tristes.

Il y a quelques jours,—tous les journaux ont rapporté ce fait—une pauvre jeune femme, atteinte du phthisie au troisième degré, abandonnée de son mari, est venue frapper à la porte de tous les hôpitaux, demandant la grâce de pouvoir mourir dans un lit.

On la lui refusa.

Se traînant à peine, elle s'adressa à la police qui la conduisit devant le Recorder, devant qui elle comparut sous accusation de vagabondage, et, chose incroyable, la charité publique et la charité privée ne lui venant pas en aide, il n'y avait pas d'autre voie à suivre.

Et la pauvresse reçut sa condamnation presque en souriant, de ce sourire triste des poitrinaires, remerciant l'humanité de lui permettre de mourir en prison.

En prison ! Mais, on croit rêver en apprenant pareille chose. En prison ! parce que son mari un lâche, l'a abandonnée. En prison ! parce que les forces lui manquent pour gagner un peu de pain, oh ! il en faut si peu pour cet être frêle et tremblant.

Et plus d'une grande dame, en lisant cette nouvelle, avant de s'en aller au bal, a poussé un petit soupir en disant : "C'est bien triste !" et fit avancer sa voiture, pour aller au secours de cette malheureuse,—non, pour aller danser !

\*\* Pauvre poitrinaire ! on trouvera bientôt le moyen de guérir de la tuberculose, mais c'est quand elle sera morte.

C'est pour étudier les nouveaux moyens de guérison que les savants européens ont découvert, que le docteur Beausoleil vient de partir pour l'autre monde, l'ancien,—un monde meilleur pour la science, pour la France, projet qu'il caressait depuis longtemps et qu'il est heureux de mettre enfin à exécution.

Il s'y retrouvera en pays de connaissances, étant depuis longtemps en relations avec plusieurs sommités médicales de l'Europe,

Cet excellent ami, car je lui ai voué une amitié sincère, quoiqu'il m'ait, par ses soins, conservé dans cette vallée de larmes—sera bien accueilli, j'en ai la certitude, par ses confrères de France—Ils reconnaîtront vite en lui les qualités qui font le savant, le bon médecin l'homme avide de science.

Cet infatigable travailleur va donc là-bas pour travailler encore, pour étudier ou plutôt pour compléter les vastes études qu'il fait depuis quinze ans.

Nous lui souhaitons un bon voyage, mais nous désirons aussi le revoir bien vite ; tant de malades ont besoin de lui et si j'en parle ainsi, c'est parcequ'il est absent, car je sais, par expérience, qu'il me rappellerait bien vite à l'étiquette professionnelle.

Mais, comme il est parti, je me crois libre de dire ce que je pense.

\*\* On nous annonce de Londres qu'un jeune homme, héritier d'un des plus grands noms d'Angleterre, vient de paraître sur la scène d'un petit théâtre d'Australie, où il a dansé plusieurs soirs, en costume de jeune fille, la danse serpentine.

Il paraissait sur l'affiche sous le nom de *Mlle Rose*.

Mais il est tant de fois millionnaire que l'on ne s'étonne pas trop de cette aventure de cabotinage.

L'aristocratie anglaise, compte heureusement dans ses rangs, d'autres hommes que ce... cette *Mlle Rose* !

## BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

### IV



DALY et Bruyère avaient remonté la rive sud et se trouvaient vis-à-vis le blockhaus de la rive nord, autrement dit ils étaient en ligne avec le retranchement contre lequel Izard se battait.

Les capitaines Duchesnay et Longtin, avec leurs compagnies, se tenaient sur la rive nord, à proximité du retranchement, du blockhaus et de la rivière qui forme un coudre en cet endroit poussant au nord. Salaberry les chargea de surveiller Purdy à travers la rivière ; ils établirent leurs hommes à l'abri des arbres tombés, de manière à voir sans être vus de la rive opposée.

Lorsque Daly et Bruyère parvinrent vis-à-vis de Duchesnay et Longtin, on aperçut Purdy qui lançait plusieurs compagnies contre Daly et qui manœuvrait pour le séparer de la rivière. Il y eut un moment d'angoisse lorsque nos gens virent les *Fencibles* enveloppés, mais ceux-ci firent une telle contenance que la victoire leur resta. Daly reçut trois blessures dont il mourut. Bruyère fut grièvement blessé. Les Américains avaient alors gagné le terrain entre ces braves et la rivière. Tout à coup, les cent fusils de Duchesnay et de Longtin, les prenant en écharpe se mirent de la partie et les jetèrent dans une confusion indescriptible.

La bataille du plateau finissait lorsque Purdy attaqua Daly et Bruyère. Les dernières balles furent lancées par les compagnies de Duchesnay et Longtin, sur la rivière.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi.

Hampton demeura une heure immobile, délibérant sur ce qu'il devait faire, puis il leva le camp et fit sa retraite sans se presser, sans avertir Purdy et sans laisser de trainards.

Cet ensemble de faits porta de Salaberry à croire que les Américains reviendraient le lendemain, plus forts en nombre et mieux pré-

parés. Il se souvint que sir George Prevost lui avait enjoint de ne faire aucune poursuite. Ce singulier ordre venait de ce que l'on se figurait les Américains très rusés et habiles à tous les stratagèmes de la guerre—tandis que c'étaient des lourdauds, les soldats, les moins débrouillards du monde.

Salaberry se demandait pourquoi il ne recevait pas de renfort. Purdy aurait bien voulu avoir des instructions pour sa gouverne, ne se doutant nullement qu'il était abandonné. Ce sont là des situations étranges.

Les douze ou quinze cents hommes de Purdy étaient sacrifiés jusqu'au dernier dans le cas où Salaberry devinerait leur isolement, car rien n'était plus facile aux Canadiens que de les faire périr dans ce bois marécageux ou de les recevoir prisonniers.

Vers cinq heures, à la nuit tombante, Purdy apprit que l'arrière-garde de Hampton était à deux milles plus haut sur la rivière et que les têtes de colonnes arrivaient à Ormstown. C'était une fuite.

Sir George Prevost et le général de Watteville survinrent en ce moment annonçant des renforts. Tous étaient convaincus du prochain retour des Américains, aussi ces deux généraux repartirent-ils à la brunante pour activer les envois d'hommes et de munitions.

### UNE BANNIÈRE CANADIENNE

La voici : c'est la bannière ! elle sort de l'église au bruit des carillons, portée par des mains d'enfant.

On lui fait une route verte et blanche, de lys et de roseaux ; avec sa robe de neige et sa couronne d'or, la Vierge ondule et flotte dans le ciel bleu ; elle s'avance à travers le petit bourg canadien, étendant ses mains qui rayonnent sur les têtes inclinées.

Marche, marche douce bannière, drapeau sacré des églises et des chaumières.

\*\*

Les vallons et les collines retentissent du chant des cantiques, et la Vierge apparaît le long du grand fleuve ; c'est la bannière qui s'avance dans un nuage d'encens, elle porte un rameau vert et glisse comme une aile blanche à travers les saules et les peupliers. Au cher Canada, à la patrie naissante, bannière chérie, donne la prospérité ! !

A son approche, on accourt des champs et l'on s'agenouille dans l'herbe ; l'oiseau sur sa branche incline sa petite tête, en interrompant sa chanson.

Marche, marche douce bannière, étendard sacré des champs et des prairies.

\*\*

Partout les cloches tintent et pleurent dans les airs ; c'est le jour des morts ; les blés sont coupés, les roses flétries, les oiseaux ne chantent plus.

A la porte du cimetière apparaît la bannière blanche, elle porte un crêpe à sa hampe de bois et de houx et glisse comme un fantôme au milieu des saules pleureurs et des cyprès.

Derrière elle on suit en silence, on se souvient, on prie... On prie pour eux, les vieux parents qui dorment là leur dernier sommeil, pour eux, les braves guerriers tombés sous le tomahawk iroquois et sous le fer anglais.

Elle fait le tour du cimetière, et comme elle a béni les blés murs, elle bénit les tombes.

Marche, marche douce bannière, oriflamme des trépassés.

\*\*

Les seigneurs quittent leur manoir, les colons leur foyer, les enfants leur famille... Les hostilités sont reprises, la guerre est recommencée, les Anglais sont à nos portes... Il faut combattre... Mais ils sont quatre contre un !... N'importe, si le Canada ne peut plus espérer la victoire, il sauvera son honneur... La petite armée est réunie ; je ne sais quelle tristesse mélancolique est empreinte sur ces figures de braves. Ils passent le long du Saint-Laurent et agitant le cher drapeau fleurdelisé, ils semblent dire : *Ave patria, morituri te salutant.*

Flotte, flotte sainte bannière, et vois comment luttent et meurent tes enfants !

\*\*

La voici : c'est la bannière ! elle sort de l'église au bruit du canon anglais ; elle sort de l'église dans les mains du paysan soldat.

L'hiver et la guerre lui font une route rouge et blanche, de neige et de sang.

Avec sa couronne d'or et son front resplendissant, elle avance dans le ciel gris, sous le fer et le feu.

Ces déchirures ce sont les balles, ces taches la poudre, cette ville en ruines, Québec, ce drapeau la bannière.

Elle fait le tour du camp en bénissant les soldats.

Marche, marche doux emblème, marche, marche pour la Patrie.

\*\*

Ah ! combien resteront sur ce calvaire de gloire ! ! Nouveaux Thermopyles, ô Plaine d'Abraham, tu fus le tombeau du Canada français... Que sont devenus les Montcalm, les Tilly, les Beaujeu, tous ces fils des preux, ces braves des braves ? Morts !... tous morts au champ d'honneur.

Rentre, rentre fière bannière, relique du bataillon, reviens à ta vieille église, à ton village, aux champs que tu protèges... Mais arrête un instant pour que je mêle ce brin de laurier à ta couronne d'or, car tu as bien mérité de la Patrie. KAROLI.

### LA RÉFORME

(Voir gravure)

Nous publions aujourd'hui une vue de la Réforme de Montréal, le plus grand établissement du genre qui soit au Canada.

La première vue, qui représente la façade principale de la Réforme, a été prise du jardin des Sœurs de la Providence ; la cloture qui sépare le lecteur de l'édifice, se trouve sur la rue Mignonne, et s'étend du Jardin de l'Enfance, coin de la rue Saint Denis, jusqu'au coin de la rue Saint-Hubert.

La seconde vue a été prise des hauteurs de la rue Sherbrooke, et donne une idée de l'ensemble du grand établissement.

On voit ici l'édifice comme si l'on se trouvait placé contre la grande cloture en bois qui s'étend sur la rue Ontario près de la rue St-Denis et entre les deux ruelles qui s'ouvrent entre cette dernière rue et la rue St-Hubert.

A gauche, on aperçoit le joli clocher de l'église Saint-Jacques dont la flèche élancée fait un heureux contraste avec les vastes bâtiments qui s'étendent à ses pieds.

Ces deux magnifiques vues ont été prises par MM. Laprés & Lavergne, et leur font grand honneur pour l'exactitude des détails et le fini de l'exécution.



L'HONORABLE M. JOSEPH TASSÉ SÉNATEUR, DÉCÉDÉ

L'honorable M. Joseph Tassé naquit à Montréal, le 23 octobre 1848, de M. Joseph Tassé et de Mme Adeline Daoust. Il fit ses premières études au collège Bourget, de Rigaud, puis étudia le droit, de 1865 à 1866, au bureau de M. Rouer Roy, puis à Plattsburg, chez MM. Palmer, Weed et Holcombe, et termina ses études à Ottawa.

En 1868, il était rédacteur du *Canada*, publié à Ottawa, par M. Duvernay; le 31 août 1870, il épousait la fille de M. Lecours, architecte, d'Ottawa.

Deux ans après son mariage, sa santé s'étant fortement altérée, il accepta la place paisible de traducteur officiel à Ottawa, mais son génie actif l'emportant, il s'occupait avec ardeur des sociétés nationales et fut nommé cette même année, président de la société de Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa.

Très populaire en cette dernière ville il obtenait une majorité de 500 voix à l'élection de 1878.

Ce fut alors qu'il reprit la direction du *Canada* qu'il avait momentanément abandonnée. En 1880, il succédait à M. Dansereau comme directeur de la *Minerve*. En 1882, il était de nouveau élu à Ottawa.

Lutteur indomptable, il engagea avec ses adversaires des batailles électorales dont le souvenir durera longtemps. En 1887, il n'était défait que par 23 voix dans Laprairie, tandis qu'en 1890, la voix seule de l'officier rapporteur fit accomplir sa défaite dans Beauharnois. L'année suivante, M. Tassé était nommé sénateur pour la division de Salaberry, par le gouvernement fédéral.

Doué d'une grande énergie de caractère, il a combattu avec un dévouement sans bornes pour la cause qu'il défendait. Son éloquence le rendait aussi redoutable sur les hustings que sa

plume le faisait craindre dans les journaux, où il se révéla comme un des plus puissants polémistes qui aient illustré le pays.

M. Tassé laisse un grand nombre d'ouvrages remarquables; entre autres: *Les Canadiens de l'Ouest*, *Le 38ème Fauteuil*, *Les Discours de Cartier*, et plusieurs brochures remarquables, *La Canalisation de l'Ottawa*, *Le chemin de fer du Pacifique*, etc.

Durant toute sa vie, M. Tassé a donné l'exemple de l'homme fort dans ses convictions, toujours prêt à les défendre au prix des plus durs sacrifices. Toujours debout pour la lutte, on ne l'a vu reculer devant aucun de ses adversaires.

Son parti perd en lui un de ses plus vaillants défenseurs, et le pays un des hommes politiques, les plus remarquables qu'il ait produits.

## LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)



OUR ce qui regarde l'étendue des travaux, l'époque moderne l'emporte encore. Ni le temple de Karnac, ni le palais d'Artaxerès, ni le colysée, ne sont comparables pour l'étendue du terrain qu'ils occupent, à Saint-Pierre de Rome ou au palais des machines ou au canal de Suez, au pont du Forth ou au

palais du Louvre "sans égal au monde par ses dimensions totales et les nombreuses beautés qu'il renferme." (1) Les Tuileries et le Louvre réunis circonscrivaient un espace de 190,000 mètres carrés (47 acres), le carré du Louvre mesure extérieurement 165 mètres (541 pds), et chaque face intérieure de la cour 120 mètres (393 pds), la longue galerie du quai a plus de 500 mètres (1,640 pds). Ce sont donc deux longueurs parallèles de 700 mètres environ (2,296 pds) couvertes d'édifices superbes. Que comparera-t-on au palais de Versailles aux mille merveilles, qui à lui seul a plus de 400 mètres (1,312 pds) de développement et dont les parcs et jardins ont plus de 20 lieues de circuit. Que dira-t-on des palais de Caserte, de Westminster, des Invalides et enfin de cette suite de constructions gigantesques qui s'étend au Champ-de-Mars de Paris, depuis l'immense école militaire jusqu'à la place du Trocadéro. Rappelons-nous que les bâtiments de l'exposition couvraient, avec leurs jardins, une superficie de 1,017,645 mètres carrés (251 acres) ! et que leur pourtour était de plus de 9 kilomètres (6 milles) !

Pensez que si on trouvait de nos jours les ruines de semblables constructions dans un coin ignoré du désert, on crierait à la merveille. Malheureusement, aux yeux de bien des gens, nos édifices n'ont encore point ce mérite.

Voulez-vous maintenant objecter que dans tous ces travaux on ne trouve pas les difficultés qu'ont eues les Egyptiens en particulier de soulever et de transporter d'énormes fardeaux, et voudriez-vous tirer de ce fait la conclusion que ceux-ci nous ont encore surpassés en ce point ? Je vais essayer de prouver toute l'erreur de cette dernière assertion.

On regarde généralement le transport et l'érection d'un obélisque par les Egyptiens comme une merveille, parce que, dit-on, ceux-ci n'avaient pas l'aide de la vapeur. Il faut songer cependant que les inondations périodiques du Nil leur étaient du plus puissant concours puisque, faisant flotter ces masses de pierre sur les eaux débordées, il leur était très facile de les conduire à l'endroit de leur érection. Toutefois, passons et voyons les faits. En 1831, quand on transporta l'obélisque de Luxor à Paris, M. Lebas, ingénieur de la marine, fut chargé de ce travail. L'obélisque était un des plus gros qui existent, il mesure 84 mètres cubes de granit, et pèse 230,000 kilos (507,065 liv.); cela n'empêcha pas M. Lebas, sans machines à vapeur, par le seul moyen de poulies et de leviers habilement combinés, de le renverser. Et cette opération qui aurait peut-être demandé plusieurs mois aux Egyptiens fut accomplie en 25 minutes par l'ingénieur moderne, qui remit ensuite l'obélisque en place à Paris.

Un autre exemple. Plus haut, en parlant du pont du Garabit, j'ai dit que le tablier de ce pont, c'est-à-dire la grande poutre métallique qui supporte le plancher et la voie, avait été construit près du lieu des travaux puis lancé d'une seule pièce sur l'arche et les piliers élevés pour le soutenir. Or, il est bon de rappeler que ce tablier pèse plus de 850,000 kilos, (1,873,939 liv.) soit près de 4 fois le poids de l'obélisque : cela n'empêcha pas M. Eiffel, sans machines à vapeur et avec le concours de 50 ouvriers seulement manœuvrant des leviers, de mettre en mouvement cette masse énorme et de l'établir en place avec une vitesse de 8 à 10 mètres à l'heure. (25 à 32 pieds)

Je pourrais citer des exemples à l'infini, et il s'est présenté des cas on l'on a eu à remuer des poids plus considérables encore. Or, la plus grosse pierre trouvée en Egypte est l'une de celles du temple de Balbeck, elle mesure 20

(1) André Lefèvre.

mètres de long (65 pieds) 5 (16 pieds) de haut et 5 de large, soit 500 mètres cubes et pèse 1,375,000 kilos. (3,031,372 livres). Ce n'est guère qu'un tiers de plus que le tablier du pont du Garabit : si ce dernier a été mis en place avec 50 hommes, donnez en 75 ou au plus 100 à l'ingénieur moderne et il vous la transportera là où vous voudrez. Lui permettez-vous d'employer la vapeur ? il vous transportera d'un seul coup 10 pierres comme celle-ci et à tel endroit que vous lui désignerez.

Tout ce que venez de lire, vous semblera peut-être bien étrange, tant on est accoutumé à entendre louer par toutes les trompettes de la renommée la supériorité des anciens sur les modernes ; et cependant, quoique mon opinion soit en cette matière contraire à celle généralement admise, j'aurai cependant la hardiesse de la faire valoir, en pensant qu'elle est appuyée sur celle d'auteurs comme Pascal, Miller et tant d'autres dont les noms font autorité. Souvenons-nous, en effet, de cette profonde pensée de Pascal : " Non seulement chaque homme grandit chaque jour en savoir, mais tous les hommes ensemble font de continuel progrès ; de manière que tout le genre humain, depuis l'origine des siècles, doit être considéré comme un seul homme qui subsiste toujours et apprend continuellement ; et la vieillesse de cet homme universel ne doit pas se chercher auprès de sa naissance, mais loin au contraire. Ceux que nous appelons les anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses ; or, comme nous avons ajouté à leurs connaissances l'expérience des siècles qui se sont succédé, c'est en nous qu'il faut chercher cette antiquité que nous révérons dans les anciens " (2) ; et cette autre non moins convaincante : " la science est cumulative de sa nature, et par conséquent ses disciples, dans les temps modernes, sont plus avancés que leurs prédécesseurs. " (3)

Je vous le demande en effet, si vous admettez que l'antiquité nous surpasse en tout, en vertu de quelle loi l'intelligence humaine décroîtrait-elle donc sans cesse selon vous, tandis qu'au contraire la philosophie, l'histoire et l'observation de l'état des peuples à travers les siècles prouvent, comme le dit Pascal, que l'homme apprend continuellement.

Que l'antiquité ait eu ses belles découvertes et ses grands hommes, je l'admets : n'avons-nous point les nôtres au moins aussi glorieux ? Dieu aurait-il donc sans cesse selon vous, tandis qu'au contraire la philosophie, l'histoire et l'observation de l'état des peuples à travers les siècles prouvent, comme le dit Pascal, que l'homme apprend continuellement.

L'antiquité eut ses poètes illustres, ses écrivains au talent incontestable, mais qui ne sont restés inimitables peut être que parce qu'ils arrivèrent les premiers. En effet, autres temps, autres mœurs ; il serait impossible aujourd'hui d'écrire un poème épique comme l'Énéide sur Napoléon ou Charlemagne, non pas parce que nous n'avons pas de poètes de taille à l'écrire, mais parce que les peuples instruits par la science ne goûtent plus le merveilleux comme le faisaient les antiques nations imbuës dès leur enfance d'une mythologie toute fictions et de prodiges. Toutefois, ce n'est pas encore à ce point de vue que je me place, et j'abandonne encore la palme, si vous le voulez, sur le terrain littéraire, à nos prédécesseurs dans le monde. Mais, en ce qui concerne la science de la construction, les exemples que j'ai donnés plus haut ont assez prouvé, je pense, que nous sommes supérieurs sur ce point à l'antiquité.

(2) Pascal. Pensées  
(3) H. Miller

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

M. Faure est le sixième président de la République Française.

\* \*

Trois femmes viennent d'être élues pour le Sénat d'Etat, dans le Colorado.

\* \*

Les Canadiens-Français de Danielsonville, Conn., vont demander à Mgr Satolli de leur donner un curé de leur nationalité.

\* \*

L'Association des Instituteurs Catholiques donnera sa centième conférence à l'École Normale Jacques-Cartier, le 24 courant.

\* \*

La Cour Suprême a décrété que les législatures locales n'avaient pas le droit de prohiber la vente des liqueurs alcooliques. Le juge Fournier dissident.

\* \*

Des ecclésiastiques de Chicago ont formé un club où l'on enseignera aux jeunes gens qui se destinent aux missions à l'étranger, les langues étrangères au moyen du phonographe.

\* \*

Le Cercle Ville-Marie va reprendre le cours de ses séances, par deux brillantes soirées, dont la première sera présidée par M. l'abbé Collin, et la seconde par l'honorable M. Chapleau.

\* \*

Le gouvernement d'Ottawa demande des soumissions pour des monuments à être élevé sur les champs de bataille de Châteauguay et de Lundy's Lane. Plans, devis et formules au département de la milice. Chèque de 5 p. c.

\* \*

Son Honneur, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, l'honorable M. Chapleau, a profité de son passage à Montréal il y a quelques jours, pour poser chez nos artistes populaires, messieurs Laprés & Lavergne, photographes, de la rue Saint-Denis.

Nous publierons sous peu le portrait de Son Honneur.

\* \*

Nous accusons réception du charmant calendrier publié par la maison Martin, Laporte & Cie., épiciers en gros, 76 et 78, rue Saint-Paul, à Montréal. Si les thés japonais importés par cette importante maison sont aussi frais que la jolie chromolithographie qui illustre son calendrier, ils doivent être réellement délicieux. Nos plus sincères remerciements pour ce gracieux envoi.

\* \*

"L'Hiver" et "l'Été" n'ont jamais été peints d'une façon aussi charmante que dans le calendrier publié cette année par la "Hood's Sarsaparilla Co." Fait en forme de cœur, ce calendrier est orné de deux ravissantes têtes d'enfant, lithographiées en brillantes couleurs, l'une sortant, à travers les flocons de neige, d'un épais bûnet fourré, et l'autre éclairé de tout l'éclat d'un glorieux rayon de soleil. On trouve dans ce calendrier les informations ordinaires au sujet des phases de la lune et autres événements astronomiques. On peut se le procurer chez tous les pharmaciens ou, en envoyant 6 cents en timbres-poste à C.-I. Hood & Co., à Lowell, Mass. Deux calendriers seront envoyés pour 10 cents.

## ALEXANDRE DUMAS

(Voir gravure)

Une distinction à laquelle tout le monde des lettres applaudira, est celle dont vient d'être l'objet l'écrivain qui, depuis la mort de Victor Hugo, porte le nom le plus illustre de la littérature française. Nous avons nommé Alexandre Dumas, auquel le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts vient de conférer le titre de grand officier de la Légion d'honneur.

M. Leygues s'est rendu chez le célèbre dramaturge, accompagné de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, pour lui annoncer la nouvelle de sa nomination.

— Cette distinction, lui a dit le ministre, est un témoignage du respect et de la reconnaissance que le gouvernement éprouve pour tous ceux qui, comme vous, accroissent, par leur œuvre, la gloire de la patrie.

M. Alexandre Dumas s'est montré on ne peut plus touché de cette démarche, à laquelle il ne s'attendait guère, et a remercié vivement le ministre de sa double attention.

C'est en 1857 que M. Alexandre Dumas fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le *Gaulois* reproduit à ce propos une curieuse anecdote que nos lecteurs liront avec plaisir.

Napoléon III était venu assister à la première représentation de la *Question d'argent*, la boutonnière ornée d'un simple ruban de chevalier. Au premier entr'acte, le bruit courut que le ruban de l'Empereur était destiné au jeune Dumas. Au second entr'acte, des gens se disant bien informés déclaraient, avec un air entendu, que la nouvelle était exacte. Aussi quand on s'aperçut, au troisième acte, que Napoléon III ne portait plus son ruban, la même pensée vint à tout le monde : " La chose est faite ! Dumas a été décoré ! "

L'auteur n'avait pas été décoré et cela par la raison très simple que l'Empereur n'y pensait pas le moins du monde. Napoléon III était venu avec le ruban à sa boutonnière sans y prendre garde et s'en aperçu, pendant un entr'acte, l'avait ôté. L'anecdote lui fut-elle racontée ? Toujours est-il que quelques mois après, au 15 août, l'Empereur nommait M. Alexandre Dumas chevalier de la Légion d'honneur. Le jeune maître était déjà l'auteur de la *Dame aux Camélias*, de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde*.

Dix ans après, à la suite du grand succès des *Idees de Madame Aubray*, M. Alexandre Dumas fut promu au grade d'officier. Quant à la dignité de commandeur, il dut l'attendre pendant vingt ans, au cours desquels il écrivit la *Visite de nocce*, la *Princesse Georges*, la *Femme de Claude*, *Monsieur Alphonse*, *l'Étrangère*, la *Princesse de Bagdad*, *Denise* et *Francillon*, sans parler de ces admirables préfaces et de ses brochures sur les questions du jour qui lui ont créé, en dehors du théâtre, une situation exceptionnelle parmi les écrivains contemporains.

## PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dlle Elisa Gascon, 604, avenue Laval ; Joseph Adam, 608, rue St-Denis ; Adéard Doray, 352, rue Richmond ; Théophile Caze, 1512, rue St-Urbain ; Chs Côté, 175, rue Montcalm ; F. R. Vinet, 787, rue Bleury ; J. B. Angrignon, 458, rue St-Jacques ; J. A. Morin, 133, avenue Laval ; Dame E. Thouin, 207, avenue Duluth ; Alfred Pelletier, 404, rue Wolfe ; Gilbert Leblanc, 937, avenue Laval ; Dame J. E. Ménard, 52 rue Napoléon.

Pointe St-Charles.—Dame Emilie McCane, 109, rue Congrégation ; E. Blanchard, 501, rue Centre.

Ste-Cunégonde.—Dame F. X. Cousigny, 754, rue Albert Francis Tavernier, 286, rue Richelieu ; Azarie Senécal, 293, rue Richelieu.

St-Henri de Montréal.—H. Durier, 143, rue Ste-Emilie.

Québec.—Zéphirin Boucher (deux primes), 27, rue Notre-Dame-des-Anges ; N. Déblouais, 185, rue Saint-Jean ; Dlle Hélène Robin, 7, rue Couillard ; H. Baril, 216, rue St-Jean ; Dlle Marie Moffet, 265, rue de la Reine, St-Roch ; George Picard (deux primes), 186, rue Bagot ; D. Drolet, 236, rue de la Reine, St-Roch.

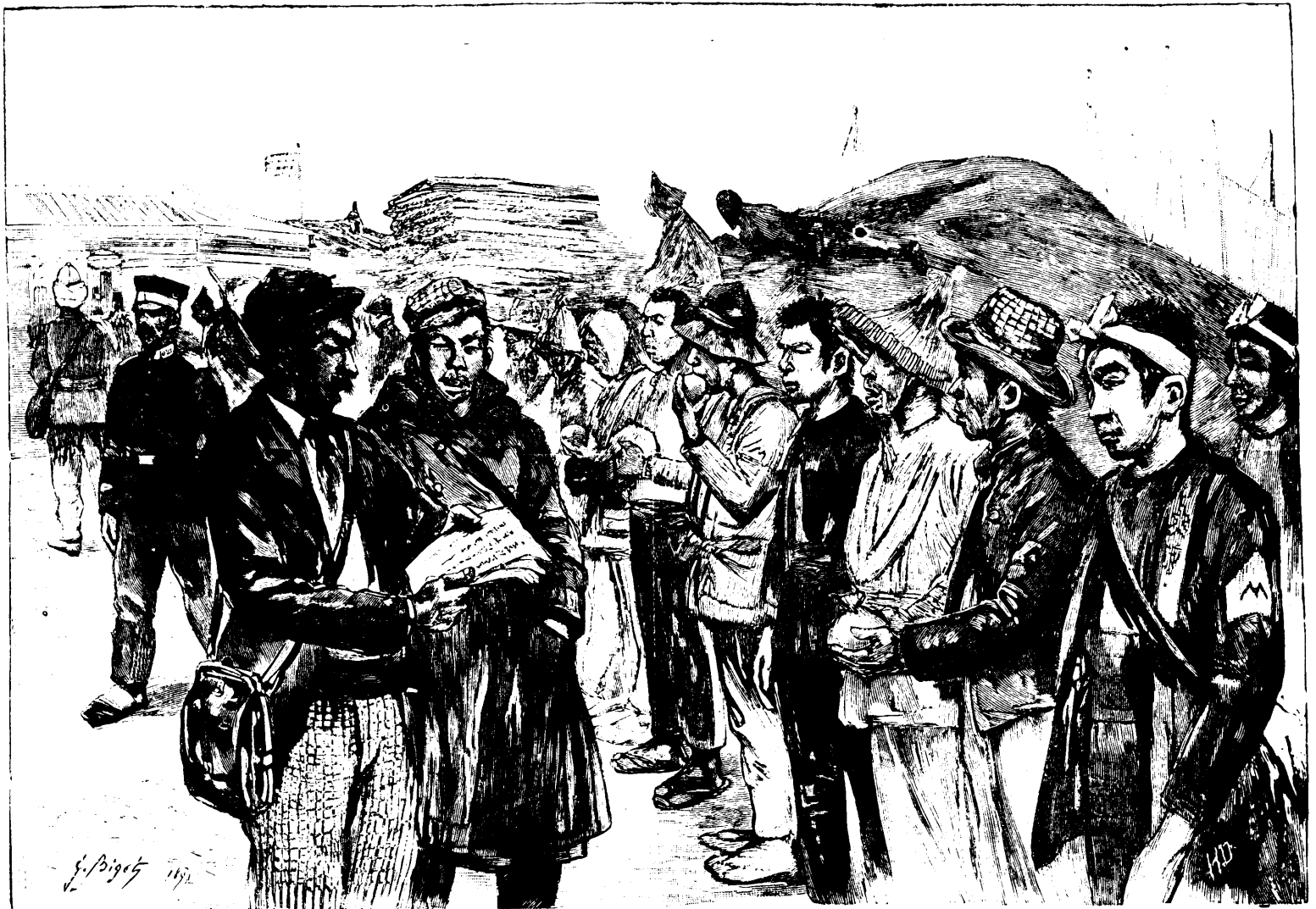
St-Jean Port-Joli.—Mme A. E. Tessier.

Sherbrooke.—A. W. Richer.

St-Boniface, Manitoba.—Mme P. A. d'Auteuil.

Ottawa.—P. C. Guillaume.

Pointe Claire.—Mme Pierre Brisebois.



L'APPEL DES COOLIES JAPONAIS : DISTRIBUTION DES VIVRES



LA GUERRE SINO-JAPONAISE. — PING-YAN. — BLESSÉS CHINOIS SOIGNÉS A L'AMBULANCE JAPONAISE



MONTREAL.—LA RÉFORME.—Vue de la façade principale sur la rue Mignonne.



MONTREAL.—LA RÉFORME.—Vue prise de la rue Ontario.—Photographies Laprès & Lavergne



## CONTE D'HIVER

Les toits et les clochers sont perdus dans la brume,  
La fumée à flocons monte à travers l'air gris,  
Et dans ces jours d'hiver, je vais sans amertume,  
En songeant à vos yeux, sous le ciel de Paris.

Je sens que je suis seul dans les bruits de la rue ;  
Rien ne me distrait plus des chers bonheurs passés ;  
Votre divine image à mes yeux apparue  
Fait couler tous les pleurs en silence amassés.

Et voici que ma joue en est tout inondée,  
Mais cette angoisse est douce et ce chagrin charmant ;  
Je me sens revenir vers une ancienne idée  
Qui sur toute douleur verse un apaisement.

C'est vrai, vous ne m'avez jamais dit un mot tendre,  
Vos yeux sont restés clairs en regardant mes yeux.  
Mais votre esprit élément et qui sait tout comprendre  
N'a-t-il pas eu pitié de mon cœur soucieux ?

Peut-être vous m'aimez sans vouloir me le dire,  
Comme dans les romans qui nous parlent d'amour ;  
Peut-être vous cachez sous votre pur sourire  
Des pleurs que j'essuierai des lèvres quelque jour,

Ce sera par un soir d'hiver dans votre chambre,  
La chambre rose et blanche où chantent vos oiseaux.  
Obscur comme aujourd'hui le grand ciel de décembre  
D'un humide brouillard voilera les carreaux.

La neige lentement tournoie et le vent pleure :  
Je suis sous votre porte et je demeure en bas,  
Ah ! si mon rêve est vrai, vienne vite cette heure  
Où la neige en tombant ne m'attristera pas !

PAUL BOURGET,  
De l'Académie française.



## EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

## I



UR la grande route, près du bourg d'Orceval, ou Valois,—voie large, belle et bien soignée,—chevauchait un jour de fin de septembre de l'an 1732, un jeune homme au maintien noble, et dont la toilette riche et élégante annonçait le grand seigneur. C'était le chevalier Jacques François de Bouchel, baron de

d'Orceval, lieutenant-général des Eaux et Forêts du duché de Valois, mousquetaire de Sa Majesté, lieutenant de cavalerie, avocat de Paris, etc. (1)

Il venait de sortir de son castel et se rendait au presbytère du village, solliciter pour affaire importante, l'avis du curé, prêtre vénérable qui lui avait servi de gouverneur dans son jeune âge.

Comme la distance qui séparait le bourg du château n'était pas grande, notre cavalier l'eut bientôt franchie.

En arrivant au but de sa promenade, le baron mit sa monture au pas et regarda le paysage autour de lui avec attendrissement. Cela lui rappelait sans doute des scènes heureuses.

Il voulut entrer chez le curé, Messire Guillaume, par le jardinet, qui faisait la joie et l'orgueil du bon prêtre, et attacha son cheval à l'anneau de fer, scellé au mur d'enceinte du jardin. En entrant, son regard se porta vers une tonnelle couverte de lierre grim pant et de clématite, où M. Guillaume venait lire son bré-

viaire ou faire la sieste dans les jours de chaleur.

Le vieillard y était, et le baron put remarquer avec douleur que sa figure avait bien maigri, bien changé, et que sur ces traits où d'ordinaire il n'avait vu qu'une douce sérénité, une expression de tristesse ou d'inquiétude apparaissait.

Il hâta le pas ; le gravier de l'allée cria sous ses pas, et le curé, levant la tête, reconnut le visiteur. Un éclair de joie brilla dans son regard. Comme il aimait beaucoup le jeune homme, ce fût avec un bonheur bien marqué qu'il l'accueillit.

—Ah ! monsieur le baron, que je suis heureux de vous revoir !

—Oh ! moi aussi, mon père, et pendant mon absence du pays j'ai souvent pensé à vous...

—Ah ! vos paroles me font du bien ! Mais, monsieur le baron, allons au presbytère, s'il vous plaît ; nous y serons mieux qu'ici...

—Du tout, mon père ; si cela ne vous dérange, j'aime autant rester ici. Pour une après-midi d'automne, la température est agréable aujourd'hui, et nous serons très bien sous ce berceau.

—Alors, à votre aise... Mais si vous voulez me faire plaisir nous irons tout à l'heure vider ensemble une bouteille de vin en l'honneur de votre visite ?

—Merci, cher M. Guillaume, merci. Je goûterai avec plaisir à votre cru.

Jacques prit un siège et le prêtre lui demanda :

—Quelles nouvelles apportez-vous de Paris ? De bonnes, j'espère !...

—Non, mon père, et vous serez peut-être surpris d'apprendre que cette grande ville a été presque ma perte...

—Comment cela, mon pauvre enfant ? demanda vivement le serviteur de Dieu, d'une voix inquiète.

—Je vais vous le dire ; aussi bien, je suis venu pour cela et vous prier de m'éclairer de votre sagesse et m'indiquer une ligne à suivre dans une question importante, dont probablement dépendra mon bonheur futur.

—Parlez ! parlez ! mon cher d'Orceval, je vous écoute. Vous savez si je vous aime, si je vous suis dévoué !... Je ferai tout ce que je pourrai pour vous.

Le baron commença :

—A la mort de mon père—en 1730—j'héritai de tous ses biens—une jolie fortune—et de ses divers titres.

—Je n'eus dès lors qu'une idée : voir Paris, m'y amuser un peu et m'efforcer d'obtenir à la cour de Louis XV une position que je me promettais d'employer comme marchepied pour d'autres, de plus en plus brillantes, avec le concours de parents de notre famille, de nos amis et de ceux que je ferais moi-même par la suite.

—Mon rêve de gloire était beau, mais hélas ! de là à sa réalisation, il y avait loin.

—Si j'eusse été plus fort, j'aurais pu résister aux séduisants plaisirs de la grande ville, mais je me laissai entraîner par de brillants amis, et, le luxe, de folles intrigues d'amour et le jeu—surtout ce dernier—firent une brèche énorme à mon capital.

—En désespéré, j'allais engager le reste de mon patrimoine...

—Engager d'Orceval ! Y pensiez-vous, mon ami ?...

—Oui... hypothéquer ma terre d'Orceval... ayant l'espoir avec de nouvelles sommes, de me rattraper et regagner ce que j'avais perdu au jeu maudit. Car, vous savez sans doute, mon père, que lorsque cette terrible passion s'est emparé de nous, les cartes ou les dés nous sont d'un attrait irrésistible. Si l'on n'est pas heureux et que l'on voit son or devenir

la possession d'un adversaire quelconque, il nous faut jouer encore, espérant toujours que la fortune inconstante se lassera de nous accabler et nous sourira. Au contraire, si le sort nous est favorable, le désir d'un gain plus grand nous retient à la table fatale, et l'on joue jusqu'à ce que revienne la deveine, quand notre gain se change en perte.

—Pauvre enfant, fit en soupirant le vénérable octogénaire.

—Enfin, je glissais sur cette pente rapide et dangereuse vers l'abîme, quand Dieu plaça sur mon chemin un de ses anges pour me sauver, pour m'arrêter dans cette triste voie. Il en était temps. Un jour de plus et j'étais perdu...

—Que dites-vous, M le baron ?...

—Oui... car le lendemain, j'aurais scellé l'acte de vente de mon dernier bien.

Je renonçai donc à ce projet, et je cessai de jouer. Il y a de cela deux semaines, et si aujourd'hui je suis revenu au pays, c'est parce qu'elle n'est pas loin et que je la dois revoir bientôt."

## II

—C'est chez le comte et la comtesse de Lassertes, à Paris, dans un grand bal que je vis pour la première fois, l'adorable personne qui a conquis mes affections.

—D'abord, je ne voulais pas aller à ce bal, mais cédant aux instances d'un de mes amis, M. de Rochebrune, je m'y rendis.

—Quand nous arrivâmes à l'hôtel Lassertes, il était brillamment éclairé et la fête commençait.

—Après avoir présenté nos hommages à nos hôtes, mon ami et moi nous nous mêlâmes aux nombreux invités qui se pressaient dans les salons vastes et magnifiques.

—Gaston—c'est le nom de celui que j'accompagnais—voulait me présenter à l'une de ses cousines, récemment sortie de couvent qui, à l'entendre, était une charmante créature blonde, dont le regard tendre, s'il rencontrait le mien, mettrait le feu à mon cœur.

—J'avais répondu en riant que je n'étais pas aussi inflammable et que je saurais bien résister aux charmes de sa parente. Il avait voulu me piquer au jeu, et je n'étais venu à la soirée du comte et de la comtesse, que pour montrer à Gaston que je craignais peu les dards que Cupidon me décocherait par les yeux de sa cousine.

—Il y avait beaucoup de monde chez M. de Lassertes, comme je vous le disais il y a un instant, et Gaston ne put trouver tout de suite celle qu'il cherchait.

Il fut aussi retardé par la douairière comtesse d'Aiguillon, qui l'arrêta au passage. Il me présenta à elle, ainsi qu'à mesdemoiselles ses deux filles. Je dois vous dire qu'il est amoureux de l'aînée, et il ne pouvait passer près d'elle sans lui demander de danser avec lui.

—Celle-ci, si vous le désirez, lui dit-elle, je suis libre pour cette gavotte.

—L'orchestre préludait pour une nouvelle danse.

—M. de Rochebrune accepta en me jetant un regard voulant dire : "prends l'autre, et après nous continuerons nos recherches pour ma cousine."

—Bah ! la cousine ou celle-ci, me disais-je, c'est bien la même chose pour moi.

—Notre danse finie, en reconduisant Mlle d'Aiguillon près de sa mère, un rire harmonieux qui émanait d'un petit groupe animé attira mon attention. Des jeunes personnes qui la composaient, j'en remarquai une, blonde, de taille moyenne, à la mine agaçante, et que j'entendis appeler Gisèle.

—Gisèle, pensais-je, quel nom charmant,

(1). Mgr Tanguay, *Dictionnaire généalogique*, vol. II.

coquet, et qui lui convient bien... Qui est-elle?... Je ne l'ai jamais vue à la cour ou à Paris... Elle ne doit être en cette ville que depuis peu.

—Je m'empressai—quelle galanterie de ma part—de conduire ma valseuse vers sa mère, Gaston m'attendait.

—Il passa son bras sous le mien et, après avoir salué Mme et Mlle d'Aiguillon, j'entraînai mon ami vers le petit groupe où j'avais vu Mlle Gisèle.

—Il y a une jeune personne ici, dis-je à de Rochebrune, que je voudrais bien connaître.

—Ah !... oh ! oui ! je devine. Tu veux parler de ma cousine ? me dit-il en riant malicieusement.

—Ta cousine ?

—Eh oui ! mon cher Jacques ! n'est-ce pas pour cela que tu as consenti à venir avec moi au bal de la comtesse ?

—Je veux parler de quelqu'un que je viens de voir.

—Ah ! vraiment ?..

—Oui ! une jolie blondette, aux yeux gris, à la voix sympathique et douce qui lui donne un rire perlé...

—Diantre ! mon cher baron ! comme tu y vas...

Et il souriait.

*Régis Roy.*

A suivre

LE GATEAU DES ROIS



E souviens-tu, Gatienne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ? Tu avais douze ans, ma chère cousine, et j'en avais treize. Nous étions venus, chacun de notre côté, tirer le Gâteau des Rois chez tante Rose, à la tête branlante, ridée comme une pomme reinette. N'est-ce pas, Gatienne, que tante Rose était un cor-

don bleu sans rival ? Te rappelles-tu ses pâtés fameux et ses daubes savoureuxs, toutes noircies de truffes odorantes, et ses merveilles dorées qui s'allongeaient en spirales capricieuses comme les cornes d'un bélier chinois ou qui ressemblaient dans leur large plat d'étain à d'énormes scarabées. Comme il y avait beaucoup d'invités à ce jour de fête, nos coudes et nos couverts se touchaient, et nos cœurs étaient si voisins qu'ils semblaient battre ensemble. T'en souviens-tu, Gatienne, t'en souviens-tu ? tu portais une belle robe à fleurs bleues, des manchettes bouffantes et une croix d'argent, j'avais chaussé mes premières bottes, et je cachais des cigarettes dans la coiffe de mon béret maron. Au dessert, tante Rose, grave et solennelle, apporte sur la nappe blanche le gâteau des Rois, et un cri d'admiration part aussitôt de toutes les bouches pleines. C'était un masse-pain superbe, une imposante citadelle artistement vernie au jaune d'œuf, embaumant la fleur d'oranger.

Le couronnement du gâteau surtout était d'une magnificence prodigieuse. Cette architecture culinaire représentait tout bonnement l'étable de Bethléem. Les trois Mages étaient en sucre ainsi que la Vierge et l'enfant Jésus, ainsi que la crèche divine, et l'étoile d'Orient

qui se balançait, pastille blanche, au bout d'un fil d'or. Te souviens-tu Gatienne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ?

Tante Rose distribue les parts et je grille d'avoir la fève pour faire de toi ma reine, chère cousine, mais c'est mon père qui devient roi et tante Rose partage sa couronne de gala. Du gâteau il ne reste bientôt plus qu'un débris majestueux, qu'un pan de muraille jaune comme de l'or et parfumé comme la rose. Je me trompe, il reste le couronnement de l'édifice, l'étable toute entière avec la crèche divine et les trois Mages agenouillés. C'est surtout cette sucrerie biblique qui excite nos convoitises, car tu étais gourmande comme une pie, ma chère Gatienne, et je mangeais comme un laboureur. Déception cruelle, tante Rose enlève le gâteau et le plaçant devant le vieux buffet de chêne :

—Ça, dit elle, c'est la part de monsieur le curé que la goutte retient dans son fauteuil.

Comment, ces beaux Mages en chocolat, cette crèche en sucre, cette étable qui embaume la vanille, tout cela pour M. l'abbé Fredouille, un homme de six pieds, aussi gros que grand, c'était trop injuste. Nos regards se rencontrent indignés, désolés et la rage emplit mon jeune cœur en voyant une larme couler de tes beaux yeux sur ta joue vermeille.

Te souviens-tu, ma pauvre Gatienne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem ? A chaque extrémité du long corridor une chambrette nous attendait. On nous envoya dormir juste au moment où commençaient les jeux et les chansons. Nous nous séparâmes bien tristes, ma chère cousine, en jetant un regard douloureux sur le buffet de chêne où les Mages adoraient Jésus.

Mais voici qu'au milieu de la nuit je me réveille en sursaut croyant voir l'étoile miraculeuse qui se balance ironiquement au bout de son fil doré.

Tout doucement je m'habille et je descend dans la salle à manger. Voici le buffet, je l'ouvre, une main arrête mon bras.

—Que fais-tu là, dis.

—Rien Gatienne ; je venais voir.

Tu souris et tu me passes les deux cornes du bœuf, j'en prends une, tu croques l'autre. C'est ensuite le tour des oreilles de l'âne, les deux, elle disparaissent.

—Attaquons les Mages, dis-je bravement. Je t'offre Melchior avec sa barbe blanche et son turban vert ; tandis que je croque Hyrcan comme un simple sucre d'orge. Reste le troisième Mage, Joël, un peu dur, un peu sec, mais admirablement praliné. Nous le cassons en deux : il a disparu avec son manteau de pourpre et son bonnet pointu. J'ai appris plus tard que c'était un Perse. Excellents, les Perses.

Pourquoi se gêner avec saint Joseph ? Il a l'air si bon. Croquons saint Joseph. Voilà qui est fait. Il embaumait le citron. Quant à la Vierge, elle est si blanche, si douce, si résignée qu'elle nous semble irrésistible. Deux, trois, quatre coups de dents, et elle disparaît.

Que saurait faire l'Enfant Jésus sans sa Mère ? Faut-il le laisser là, abandonné sur la paille ? Qui donc aura soin de lui ? Ne serait-il pas cent fois mieux avec ses parents ? Délicieux, l'Enfant Jésus.

Il n'y a plus que la crèche. Mais qu'est-ce qu'une crèche sans Dieu ! Ce fut toi, Gatienne, qui croquas le râtelier et moi qui dévorai l'étable.

Pauvre abbé Fredouille !

Plus rien à se mettre sous la dent, toute l'adoration y avait passé.

Nous gagnâmes nos chambrettes à pas de lou, pour nous endormir du sommeil du juste.

Le lendemain, grand émoi dans la maison. Tante Rose, ne pouvant expliquer le départ des

trois Mages et la disparition de l'étable, s'en alla trouver l'abbé Fredouille en criant au miracle. Le miracle n'était pas là, mais ailleurs assurément.

En nous retirant d'un pas léger, ma petite cousine glissa sur une marche, je la reçus dans mes bras, et sur ses lèvres qui sentaient la vanille, je déposai, tout troublé, mon premier baiser d'amour.

Te souviens-tu, Gatienne, te souviens-tu de l'étable de Bethléem

ALFRED B.

POUR LES DAMES

LA QUESTION DES CHAPEAUX

Un journal parisien donne à ses lectrices les quelques conseils suivants sur l'importante question des chapeaux.

Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches, ou roses, ou rouges, convient aux blondes. Il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet. Celles-ci peuvent y ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes.

Le chapeau blanc mat ne convient vraiment qu'aux carnations blanches ou roses, qu'il s'agisse de blondes ou de brunes. Les chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle vont à toutes les carnations.

Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs blanches, ou roses, ou surtout bleues.

Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orange.

Le chapeau bleu clair convient spécialement au type blond ; il peut être orné de fleurs blanches, quelquefois de fleurs jaunes ou orangés, mais non de fleurs roses ou violettes.

La brune qui risque le chapeau bleu ne peut se passer d'accessoires oranges ou jaunes. L'harmonie des couleurs, vous le voyez, lectrices, est toute une science. Poursuivons donc :

Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout roses.

Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau ; il doit en être séparé par les cheveux ou par une garniture blanche, ou par une garniture verte, ce qui vaudrait mieux encore.

Les fleurs blanches à feuillage abondant sont d'un bon effet dans le rose.

Le chapeau rouge plus ou moins foncé n'est conseillé qu'aux figures trop colorées.

Eviter les chapeaux jaunes et oranges. Se montrer fort réservée vis-à-vis du chapeau violet, qui est toujours défavorable aux carnations, à moins qu'il n'en soit séparé non seulement par les cheveux, mais par des accessoires jaunes.

Même précaution à prendre pour les chapeaux jaunes, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets.

BIBLIOGRAPHIE

*Lettres d'un étudiant*, préface par G. A. Dumont. Librairie Ste-Henriette, 1826, rue Ste-Catherine. Prix : 10c.

M. Dumont a reçu de la part du poète national du Canada, l'excellente lettre qui suit, et que nous nous faisons un devoir de reproduire ici :

Montréal, 28 mai 1894.

Mon chère confrère,

J'ai reçu et lu avec un très vif intérêt votre opuscule intitulé : *Lettres d'un étudiant*, Je vous félicite, monsieur, et vous offre mes sincères remerciements pour votre précieux envoi.

Très cordialement à vous,  
" LOUIS FRÉCHETTE."

## REVUES ET JOURNAUX

On nous expédie de Londres un numéro du *Courrier de Londres et de l'Europe*, journal hebdomadaire en langue française, publié dans la métropole britannique. Peu de personnes, nous en sommes certains, connaissent cette publication, qui est à sa cinquante-cinquième année d'existence.

Le numéro qu'on a eu l'obligeance de nous envoyer nous est spécialement intéressant, parce qu'il contient, en supplément et sur papier de luxe, une étude sur le Canada, enrichie de photogravures représentant des vues de Québec, Ottawa, Montréal, les rapides de Lachine et le tunnel Sainte-Claire.

On s'aperçoit facilement, malheureusement, que cette étude est une habile réclame pour la compagnie du chemin de fer du Grand-Tronc, ce qui explique pourquoi on ne dit rien de Winnipeg et des autres points se trouvant sur la ligne du Pacifique Canadien. Ce magnifique chemin de fer, dont nous sommes si fiers, et à juste titre, n'est pas même mentionné.

Quand au journal proprement dit, il est très bien fait, et nous offrons aux éditeurs, avec nos remerciements, nos félicitations les plus sincères.

Nous accusons aussi réception du premier numéro du *Monde Moderne*. Bien moderne, en effet, cette publication faite sur le type du *Cosmopolitan Magazine*, de New-York, mais, comme tout ce qui passe par les mains des Français, ce type a été amélioré et l'apparence en est plus artistique et plus attrayante.

Pour bien nous prouver que le contenu répond en tout point au titre, on y publie, dès le premier numéro, un poème, qui est magnifique d'ailleurs, mais dans lequel on trouve des vers de quatorze pieds, des vers blancs, des vers de tous genres, en un mot, jusqu'ici interdits à la licence la plus grande, même des poètes de génie. Cette pièce est intitulée le *mystère de sainte Wilgeforte*, et les illustrations qui l'accompagnent contribuent à en faire un tout délicieux. L'auteur du poème est Jean de Baralle.

Une historiette attendrissante, *Petite Conu*, de Jules Claretie, de magistrales études sur Sarah Bernhardt et sur Verdi, voilà ce qu'on trouve réuni dans ce premier numéro, et qui nous rend assurés du succès que rencontrera cette revue d'un genre nouveau en France.

Il est à espérer qu'un prix modique la rendra accessible à notre public si peu favorisé, en général, sous le rapport de la fortune.

A propos de revue, on croit que le premier numéro de la *Revue Nationale* que vient de fonder à Montréal M. le capitaine J. D. Chartrand, paraîtra dans le cours de février prochain. On parle de quelque chose de tout à fait bien.—J. G.

## FAITS SCIENTIFIQUES

**Les hannetons dans les montagnes.**—Jusqu'ici, on considérait l'altitude de 1200 à 1300 mètres comme la limite extrême du séjour des hannetons dans la région alpine. On a constaté, au mois dernier, leur présence dans la forêt de Confin au-dessus de Box (canton de Vaud), à 1520 mètres, où l'on a trouvé des "vers blancs" en assez grand nombre et même des insectes, à l'état parfait, prêts à sortir de terre.

**Les dangers du téléphone.**—Cet admirable instrument a quelques inconvénients non seulement il détermine des accidents nerveux graves chez ceux qui s'en servent continuellement, comme les employés des postes centraux, mais il peut encore leur causer de véritables maladies de l'appareil auditif. Le fait a été reconnu à différentes reprises en Amérique. La fatigue d'avoir à écouter sans cesse dans les récepteurs détermine, chez beaucoup de femmes, des bourdonnements d'oreilles, des maux de tête et même des abcès

du tympan. Le fait se produit d'autant plus souvent que les appareils employés, sont moins parfaits. Le mal s'est révélé en Californie, mais n'a pas encore été constaté dans l'est de l'Amérique.

**Les exploits d'un espadon.**—Le *Cosmos* a signalé les angoisses d'un pêcheur attaqué par un espadon et qui vit son canot percé en différents endroits par l'épée de l'animal furieux. Ces poissons s'attaquent quelquefois aux navires, mais généralement avec moins de succès. On cite, cependant, des cas où ils sont arrivés à percer des carènes légères. En voici un nouvel exemple, le trois-mâts norvégien, le *Lorenzo*, a vu sa coque percée par l'épée d'un espadon qui traversa le doublage, le bordé extérieur et le vaigrage intérieur, près de 25 centimètres en tout.

L'arme du poisson resta plantée dans le bois, et il fallut des efforts pour l'arracher quand on fut au port. Elle avait 50 centimètres de longueur et s'était ouvert, dans le bois, un passage de 12 centimètres sur 6 centimètres.

**Le poisson qui pêche à la ligne pour se nourrir.**—Ce poisson pêcheur est un acanthoptérygien, la *Baudroie* (*Lophius piscatorius*), qui vit dans la Méditerranée et qu'on trouve même assez fréquemment le long des côtes de l'Ouest en France. Sa taille est considérable, — parfois près de 7 pieds, sa tête fort grosse, sa gueule immense et son aspect des plus rébarbatifs. Il ne faut pas le juger sur l'apparence, car il a les mœurs paisibles du pêcheur à la ligne dont il possède non seulement l'inaltérable patience, mais aussi l'indispensable engin.

Sa tête est ornée de filaments nacrés, longs, souples et solides au bout de chacun desquels est un petit morceau de chair appétissante et rose. La baudroie cachée dans les herbes ou dans la vase fait frétiller ses perfides appâts que les petits poissons prennent pour des vers et s'empressent de mordre ; mais ils sont aussitôt saisis et disparaissent dans la gueule du monstre qui recommence aussitôt sa manœuvre.

**Comment on peut reproduire une gravure.**—Contrairement à ce que l'on croit généralement, il est assez facile d'obtenir la reproduction d'une gravure quelconque. Il suffit simplement de suivre soigneusement la recette suivante, recette aussi peu compliquée que possible, du reste.

Après avoir placé dans le fond d'un récipient quelconque la gravure, en ayant soin de tourner vers le haut la face imprimée, l'on verse sur la vignette ainsi disposée du soufre fondu. On obtient de la sorte, après refroidissement, un gâteau de soufre contre lequel est fixée la gravure. Pour enlever le papier, il suffit de tremper dans l'eau la plaque de soufre et en frotter légèrement la surface avec la main. Par cette seule opération on détache le papier et l'on voit alors apparaître à sa place la gravure reproduite sur le soufre. La reproduction est du reste solide et ne disparaît pas par le frottement.

**L'atmosphère martienne.**—M. Campbell réunit dans les *Publications of the astronomical Society of the Pacific* toutes les observations sur le spectre de Mars, et se livre à une discussion intéressante de ces observations qui le conduit aux conclusions suivantes :

1o Les spectres de Mars et de la Lune, observés dans des circonstances favorables, paraissent identiques à tous égards. Les bandes atmosphériques et de vapeurs aqueuses que l'on observe dans les deux spectres semblent devoir être attribuées à des éléments de l'atmosphère terrestre. Les observations ne fournissent donc aucune preuve de l'existence d'une atmosphère martienne contenant de la vapeur d'eau.

2o Les observations ne prouvent pas que Mars n'a pas une atmosphère similaire à la nôtre ; mais elles fixent une limite supérieure à l'étendue d'une atmosphère de ce genre. La lumière solaire qui parvient à la Terre *via* Mars traverse deux fois, partiellement ou complètement cette atmosphère ; si une augmentation de 25 à 50 % de l'épaisseur de notre propre atmosphère produit un effet appréciable, la présence éventuelle d'une atmosphère martienne, d'importance égale seulement au quart de la nôtre, serait révélée par l'observation.

3o Si Mars possède une atmosphère d'étendue appréciable, son effet absorbant serait surtout sensible au limbe de la planète. Les observations de M. Campbell ne montrent pas cette augmentation d'absorption au limbe, ce qui renforce singulièrement les vues de ceux qui refusent à Mars une atmosphère de quelque importance.

L'écrivain X... disait, à un journaliste de ses amis :

—Je voudrais faire un travail qui ne fût pas banal, que personne ne songe à faire.

—C'est bien simple, faites votre éloge.

## NOTES ET FAITS

## Variétés judiciaires

Un étranger ayant vendu à une impératrice romaine de hausses pierreries, elle en demanda à son mari une justice éclatante. L'empereur, plein de clémence, mais ne pouvant la calmer, condamna, pour la satisfaire, le joaillier à être exposé dans l'arène. L'impératrice s'y rendit, pour jouir de sa vengeance. Au lieu d'une bête féroce, il ne sortit contre le malheureux qu'un agneau, qui vint le caresser. L'impératrice s'en plaignit à l'empereur. "Madame, répondit-il j'ai puni le criminel suivant la loi du talion : il vous a trompée, il a été trompé."

\* \* \* \*

## Variétés philologiques

Un jour Nodier, lisant à l'Académie ses remarques sur la langue française, parlait de la règle qui veut que le *t* entre deux *i* ait d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de *ts*.

—Vous vous trompez, Nodier, cria Emmanuel Dupaty : la règle est sans exception.—Mon cher confrère, répliqua aussitôt Nodier, prenez pi-c-ié de mon ignorance, et faites-moi l'ami-c-ié de me répéter seulement la moi-c-ié de ce que vous venez de dire."

L'Académie rit, et Dupaty fut convaincu qu'il y avait des exceptions.

\* \* \* \*

## Histoire de la badauderie

A la bataille de Watarloo, dit le *Musée des Familles*, la voiture de Napoléon tomba aux mains des Anglais et —dit un journal de 1817 — comme à Londres on fait argent de tout, cette voiture y fut vendue 1,000 guinées (25,000 francs). Or l'acquéreur de cet équipage n'était autre qu'un spéculateur, qui fit une affaire excellente en cette circonstance. Il gagna, paraît-il, près de cent mille guinées, car la moitié au moins des habitants de Londres passa, moyennant un schilling (un franc quinze centimes), dans cette voiture, entrant par une portière, sortant par l'autre. Ceux qui voulaient s'y asseoir environ une minute payaient une couronne (5 schillings).

\* \* \* \*

## Histoire des superstitions

Chez les anciens Grecs, celui qui rencontrait une belette n'osait pas poursuivre son chemin avant d'avoir, pour conjurer le mauvais sort que l'on croyait attaché à la vue de cet animal, jeté trois pierres à l'endroit même où la belette avait passé.

A moyen âge — et cette croyance est encore répandue dans certaines campagnes — on affirmait que la belette ennemie, née des serpents venimeux, mangeait de la rue pour se préserver de l'effet de leurs morsures. La belette transportant quelquefois ses petits entre ses dents comme les chats et les chiens, on prétendait en outre qu'elle les mettait au monde par la gueule.

\* \* \* \*

## Les bonnes habitudes d'autrefois dans la famille

Autrefois, dans les familles chrétiennes, à la ville comme à la campagne, la prière du soir se faisait en commun, et c'était un touchant spectacle que celui du père et de la mère, des grands parents, unissant leurs voix pour les absents, demandant le repos éternel pour les trépassés. On tenait surtout au Rosaire, il fallait finir la journée en saluant la bonne Vierge.

Autrefois, on ne se mettait jamais à la table sans demander à Dieu de bénir la nourriture qu'on allait prendre, et le béatitude ne nuisait point à la gaieté du repas.

Autrefois, on ne croyait pas que l'Angelus ne devait se dire que dans les couvents et les presbytères, et il n'était pas rare de voir l'ouvrier et l'homme des champs interrompre leur travail au signal donné par la cloche de l'église s'agenouiller et se signer avec foi. Le travail s'en souffrait pas.

Autrefois, quand on passait devant un temple, on se découvrait par respect pour la majesté de Dieu qui y réside : c'est un acte de religion, de reconnaissance et d'amour.

Autrefois, on saluait toujours le prêtre que l'on rencontrait sur le chemin, même lorsqu'on ne le connaissait pas. On le saluait comme le représentant de Dieu, comme père et un ami.

Bonnes et pieuses coutumes ! Les parents les enseignaient de bonne heure à leurs enfants, elles entraient naturellement dans la vie du chrétien.

Elles ne sont pas toutes disparues mais elles tendent malheureusement à disparaître. Nous sommes pourtant et et nous nous disons chrétiens comme nos pères.

N devrions nous pas garder avec un soin jaloux les traditions chères qu'ils nous ont laissées ?

CHOSSES ET AUTRES

—A Boston on désinfecte les livres dans les écoles.

—Le peuple chinois mange 4,500,000 chiens par année.

—La dette municipale de New-York est d'un peu plus de \$104,000,000.

—D'après l'annuaire de l'empire d'Allemagne pour 1895, la population de cet empire serait aujourd'hui de 51,500,000.

—Deux femmes, qui aspiraient au poste de commissaire d'écoles à Toronto, n'ont pu réussir.

Il croît 900 sortes de fleurs au Labrador, 59 variétés de fougères et 250 mousses diverses.

—La région du Missisquoi, du Vermont et de la province de Québec, reçut ce nom à cause de la quantité de canards d'eau qui s'y trouvaient. *Missisquoi*, en langue indienne, signifiait : Abondance de volatiles aquatiques.

—Au nombre des fleuves qui arrosent le Texas se trouve le Brazos. Ce nom lui fut donné par les Espagnols qui, charmés de la beauté de la campagne que traverse ce cours d'eau le nommèrent *Rios brazos de Dios*, "Rivière, bras de Dieu."

—Un prêtre italien, l'abbé Cerebotami, a inventé ce qu'il appelle un pantélégraphe, appareil au moyen duquel chacun pourra, dit-on, écrire à la plume ses propres télégrammes et communiquer directement avec ses correspondants éloignés.

—Peu de comédiens se sont plus acquis l'estime et la faveur publique que Joe Ott, le roi des bouffons, qui joue au Royal cette semaine, avec une troupe d'excellents comédiens.

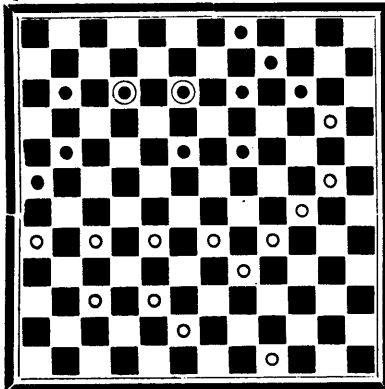
Joe Ott paraît tenir à son titre de comédien original, et il ne se préoccupe guère des règles de telle ou telle école. Dans "The Star Gazer" Joe Ott nous initie aux secrets de l'astronomie et nous rend familier avec les gens des autres mondes.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 160

Composé par M. J. H. Desaulniers, Montréal

Noirs—11 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 158

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
53	47	28	41
44	37	31	33
46	39	62	64
39	4	64	25
19	32 gagnent.		

Solutions justes par M. A. N. Lavallière, Montréal.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

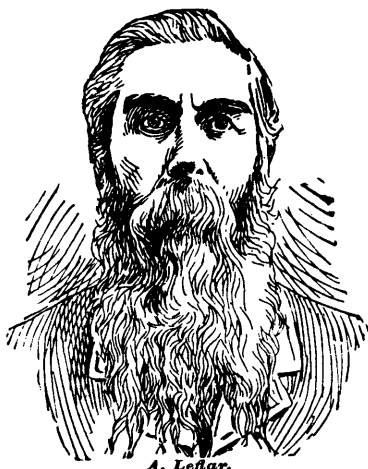
162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



Résultat d'un Rhume Négligé.

LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager, Guéris en prenant

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu; mais je trouvai après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

ACADEMIE DE COUP

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.



PANACEE

DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consommeurs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL



LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations; abonnement: \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris France.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 21 janvier.

Lundi et mercredi, *Les Trois Chapeaux*, comédie en 3 actes et *Les Deux Sourds*, aux prix des matinées.

Mardi, *La Fille du Régiment*, opéra de Donizetti, Mme Bouit, et *Les Deux Timides*, comédies.

Mcredi (matinée spéciale), *Mignon*, aux prix des soirées.

Jeudi (soirée de gala), *Rip-Rip*, opéra comique de Robert Flanquette. Une nouveauté de Paris, Mlle Degoyon.

Vendredi, *Si j'étais Roi*, opéra en 3 actes avec deux premières chanteuses.

Samedi, en matinée, *Le Supplice d'un Homme*, comédie, et un lever de rideau.

Samedi soir, *Mme l'Archiduc*, opérette, Madame Bouit.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets fais sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité: Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saintnet.

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated original paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. \* \* \* \* \*

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a DETECTIVE for any purpose, write to Chas. Ainge, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96 1/2 N. Market St., Indianapolis, Ind. \* \* \* \* \*

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PROSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amai-grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

### LA JOLIE DENTELIÈRE

C'était un délicieux tableau que le père Lebrun avait sous les yeux, et c'était avec une émotion profonde qu'il contemplait Georgette, tenant dans ses bras les deux enfants. Ah ! s'il eût encore douté du bonheur de son fils auprès de Georgette, comme il eût été pleinement rassuré par ce touchant spectacle qu'il avait sous les yeux !

La pauvre paralytique manquait à la réunion mais son nom revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille.

— Nous irons la voir, n'est-ce pas, Paul ? dit-elle à son fiancé.

— Certainement, et plus d'une fois.

Naturellement, on parla de Reboul.

— Le malheureux est à plaindre, dit M. Delmas, il a eu une attaque qui lui a paralysé la langue et a atrophié le peu d'intelligence qui lui restait. Son odieuse servante l'accable d'injures et le brutalise. L'auberge du "Faisan doré" n'en a plus pour longtemps avant de passer en d'autres mains.

Georgette ne pouvait oublier qu'avant de s'abrutir par la boisson, Célestin Reboul avait été bon pour elle.

— Je le plains de tout mon cœur, dit-elle.

Mais on passa bien vite de ce pénible sujet à un autre.

On parla de l'avenir. Paul s'intéressait aux deux enfants. Un jour, sans doute, Henri viendrait à Paris pour y faire son éducation ; il y aurait des amis qui remplaceraient auprès de lui son père et sa mère.

L'après-midi se passa rapidement, et quand vint pour M. Delmas et ses enfants l'heure de regagner la gare d'Orléans, on se sépara en se disant :

— A bientôt !

Georgette venait assez souvent chez le sculpteur sur bois ; elle comprenait ce que sa situation avait de délicat entre les deux époux, et sentait qu'il y avait des susceptibilités ombrageuses à ménager. Elle s'acquittait de cette tâche difficile avec tact. Gracieuse et affectueuse auprès de Léonie, elle l'était également avec le père de Paul ; aussi tous deux la chérissaient.

Jamais, par exemple, le sculpteur ne prononçait le nom de sa femme ; avec la même réserve, la marchande à la toilette ne questionnait jamais la jeune fille sur ses entrevues avec son mari.

Quelquefois, Lebrun accompagnait son fils et Georgette dans leurs promenades.

Un dimanche matin, Paul vint prendre sa fiancée et ils rejoignirent le sculpteur sur bois, qui les attendait dans la loge de Mme Michel.

Le vieillard avait décidé que ce jour-là, avant la promenade, ils déjeuneraient tous trois dans un restaurant.

Après avoir déjeuné, ils suivirent le boulevard des Batignolles et arrivèrent devant le parc Monceau, où ils entrèrent.

On était aux premiers jours de décembre ; malgré cela, la température était douce ; le givre dont les arbres étaient blancs le matin, s'était fondu sous les rayons tièdes d'un beau soleil, et l'on se serait cru plutôt au commencement du printemps qu'aux jours tristes de l'hiver.

Le beau jardin ensoleillé était encore égayé par les cris des enfants, qui s'y débattaient joyeusement, les uns jouant aux " quatre coins," à la " barre," à " saute-mouton " ; d'autres couraient en se poursuivant à travers les allées.

Les promeneurs étaient assez nombreux, et beaucoup se reposaient, assis sur les bancs.

Paul et Georgette étaient ravis. Que leur importaient les arbres sans feuillage ? Est-ce que pour eux la nature n'avait pas un aspect en harmonie avec leurs sensations, la joie qu'ils éprouvaient d'être ensemble ?

Soudain, Paul s'arrêta au milieu des réflexions que lui inspirait une des belles statues qui décorent ce jardin aristocratique. Il venait d'apercevoir Emilienne Lormont et Mme Marlinet se dirigeant de leur côté.

— Ma chère Georgette, dit-il, mon père et moi connaissons cette charmante jeune fille qui s'avance vers nous ; peut-être s'établira-t-il un our entre vous des relations d'amitié ; je vais vous présenter l'une à l'autre.

— Oh ! qu'elle est jolie ! murmura Georgette.

Paul, son chapeau à la main, salua Emilienne et Mme Marlinet.

— Mademoiselle Lormont, dit-il, permettez-moi de me féliciter de l'heureux hasard qui me permet de vous présenter mes hommages ; il

y a bien longtemps que mon père et moi n'avons eu le plaisir de vous voir. . . .

— C'est vrai, messieurs, répondit Emilienne, je vais si rarement à Passy !

— Comme mon fils et moi, dit le sculpteur sur bois, vous travaillez toujours beaucoup, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, beaucoup ; mais je n'aurais à me plaindre que si l'ouvrage me manquait.

Les deux jeunes filles s'observaient curieusement et, déjà, se sentaient attirées l'une vers l'autre sous l'influence d'un courant sympathique.

— Mademoiselle Lormont, reprit le jeune artiste, permettez-moi de vous présenter Mlle Georgette, qui bientôt, je l'espère, s'appellera Mme Paul Lebrun.

Emilienne eut un délicieux sourire, présentant sa petite main gantée à Georgette :

— Mademoiselle, dit-elle, je vous félicite sincèrement ; il ne m'appartient pas de vous faire l'éloge de votre fiancé en répétant ici tout le bien que j'ai souvent entendu dire de lui ; mais je suis bien sûre qu'auprès de M. Paul Lebrun et de son excellent père, que je connais depuis longtemps vous serez heureuse parmi les plus heureuses.

— Je vous remercie, mademoiselle, répondit Georgette très émue ; je n'oublierai jamais vos bonnes paroles, je les garderai précieusement dans mon cœur. Je ne sais ce que j'éprouve en ce moment, mais si j'osais vous demander. . . .

— Dites, mademoiselle.

— Eh bien, permettez-moi de vous embrasser.

— Oh ! de tout mon cœur !

Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Bien, très bien ! approuva le sculpteur.

Paul souriait, en même temps que des larmes lui venaient aux yeux. Il pensait à Lucien et se rappelait ce que son ami lui avait dit la veille de son départ.

— Quelle jolie lettre je vais avoir à lui écrire demain ! murmura-t-il.

On se remit à marcher lentement dans une allée étroite et solitaire ; Emilienne et Georgette, ouvrant la marche, causaient ensemble comme si elles se connaissaient depuis longtemps.

— M. Lebrun a de la fortune, disait Georgette, et Paul a un grand talent, qui lui promet un brillant avenir ; moi je suis pauvre, sans famille. . . .

— Sans famille ! répéta Emilienne.

— Hélas ! oui, je n'ai jamais connu ni ma mère, ni mon père.

— Ah ! fit Emilienne qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je suis une pauvre abandonnée. . . .

Un soupir de la jolie dentelière punctua ces paroles.

— Malgré cela, continua Georgette, Paul m'a aimée et son père a consenti à notre mariage ; ils m'élèvent jusqu'à eux ; aussi quelle reconnaissance je leur dois et comme je les aime ! Mais est-ce assez de leur donner tout mon dévouement et toute ma tendresse ? Je voudrais être parfaite pour être plus digne de Paul.

— Je devine en vous toutes les qualités du cœur, mademoiselle Georgette, et M. Paul Lebrun ne saurait vous demander davantage. Georgette secoua la tête.

— Oh ! je vois bien ce qui me manque, allez, répliqua-t-elle, et je le sens mieux aujourd'hui que jamais.

— Pourquoi mieux aujourd'hui ?

Pourquoi ? Je n'hésite pas à vous le dire mademoiselle : parce que je me compare à vous.

— Mais je n'ai rien de plus que vous !

— Si, si, vous êtes bien supérieure à moi.

— Oh ! ne dites pas cela !

— Ecoutez, mademoiselle : nous sommes à peu près du même âge, et cependant j'éprouve devant vous une sorte de timidité respectueuse. Il y a dans votre voix, dans l'expression de votre physionomie et de votre regard quelque chose que je ne saurais définir et qui m'impose. Voyez ces dames devant nous.

— Eh bien ?

— Elles sont richement mises, et pourtant elles n'ont point cette grande distinction que je me plais à admirer en vous.

— Vous me voyez autrement que je ne suis, mademoiselle Georgette.

— Non, non !

—Je ne suis qu'une ouvrière.

Georgette regarda Emilienne, laissant voir sa surprise.

—Est-ce donc parce que vous êtes pauvre aussi, dit-elle, que j'éprouve pour vous une si vive sympathie ?

—Vous m'êtes également très sympathique, mademoiselle Georgette ; cela indique qu'il y a certainement entre nous communauté d'idées et de sentiments.

—Oh ! oui, mademoiselle, car vous êtes bonne et je ne suis pas méchante. Je comprends maintenant pourquoi, tout à l'heure, Paul m'a dit que nous serions un jour deux amies.

Emilienne devint subitement très rouge.

—Ah ! fit-elle avec embarras, M. Paul vous a dit cela !

Elle devinait que Lucien avait fait part de ses intentions à son ami.

—Oui, répondit Georgette avec entraînement, mais je n'ai pas à attendre, c'est aujourd'hui, tout de suite, que je vous donne mon amitié.

—Et en échange de la vôtre, mademoiselle Georgette, je vous donne la mienne.

—Ah ! mademoiselle Lormont, vous me rendez bien heureuse ! Nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

—Je l'espère bien.

—Oui, bientôt. Vous me permettez d'aller vous voir ?

—Certainement, puisque nous sommes deux amies.

—Oh ! comme vous êtes gentille !

Et, sans en demander la permission cette fois, Georgette sauta au cou d'Emilienne.

A ce moment, Mme Martinet, Paul et son père rejoignirent les deux jeunes filles.

Après un échange de quelques paroles, on se sépara.

—Elle est tout à fait charmante, cette jeune fille, dit Emilienne à la vieille Catherine.

—Et M. Paul Lebrun en est très amoureux.

—Elle a tout pour être aimée.

—Il le faut bien, pour que le père Lebrun ait donné son consentement au mariage.

—N'avez-vous pas remarqué que Mlle Georgette ressemble un peu à maman Marguerite ?

—Parce qu'elle a, comme Marguerite les yeux et les cheveux noirs.

—Elle a aussi de ses traits et quelque chose dans le regard qui m'a frappée.

—Une idée que vous vous faites, ma chère enfant.

—Oui, une idée, fit Emilienne.

Et elle resta songeuse.

—Georgette avait repris le bras de Paul.

—Ainsi, dit-elle, Mlle Lormont est une ouvrière ?

—Oui, mais une véritable artiste dans son genre.

—Quel est donc son métier ?

—Elle répare les dentelles, si riches et si fines qu'elles soient, et elle travaille d'une façon merveilleuse.

—Paul, nous sommes déjà deux amies Mlle Lormont et moi ; vous devez être content ! . . .

—Content, enchanté, ma bien-aimée Georgette.

—J'irai la voir, elle le veut bien.

—Et moi je n'y mets pas empêchement.

—Seulement je ne lui ai pas demandé son adresse ; mais vous devez savoir où elle demeure.

—Oui, rue Godot de-Mauroi, à vingt minutes de la maison de ma mère.

Les deux jeunes gens sortirent du parc, et en remontant vers Montmartre ils se mirent à causer de choses et d'autres avec le sculpteur sur bois.

#### VII.—DOUCES LARMES

Nous savons le but que poursuivait la marchande à la toilette ; elle pensait constamment à cette grosse affaire, autrement sérieuse que de vendre des objets d'art, si beaux que soient les bénéfices, ou de revendre aux demoiselles de boudoir de la lingerie, des étoffes, des bijoux et des robes à peine défraîchies, mises au rebut et données à leurs femmes de chambre par des élégantes du grand monde.

Convaincue que la fille adoptive des époux Reboul était bien la petite Espagnole apportée à Salvignac par Pedro Lamnès et confiée à une dame Marguerite disparue depuis longtemps et probablement décédée, il était bien dans ses intentions de rendre sa fille au marquis de Mimosa.

D'après ce que lui avait appris Raymond Brévane, elle ne doutait pas que le marquis ne se fût mis à la recherche de sa fille. Alors, bien certainement, il était en France. Mais où, en France ?

Elle s'était d'abord demandé si elle ne devait pas attendre, pour se livrer elle-même à des recherches au sujet du marquis, que Paul et

Georgette fussent mariés ; mais ce n'était pas avant deux ou trois mois que le mariage pouvait avoir lieu. Et elle avait hâte de jouer son grand rôle, de faire ce qu'elle aurait pu appeler son coup de théâtre.

Après avoir hésité et beaucoup réfléchi, elle prit enfin la résolution de brusquer un événement qui devait être si important, si heureux pour la fiancée de son fils et pour Paul lui-même.

Après tout, que risquait-elle et qu'avait-elle à craindre ? Les deux jeunes gens s'adoraient et il était impossible que le marquis refusât son consentement à leur mariage. Au contraire, heureux de retrouver sa fille, il saurait à Paul, artiste d'avenir et riche, un gré infini d'avoir aimé sa fille, alors qu'elle était pauvre et sans famille. Et elle, Léonie, aurait droit à toute la reconnaissance du marquis.

Mais où était-il ? Il fallait le savoir.

Quand Brévane lui avait offert ses services à ce sujet, elle lui avait répondu qu'elle avait un moyen de découvrir la résidence du marquis, qu'il fût en France ou dans une autre contrée de l'Europe.

En parlant ainsi, elle pensait à ce colonel de Vauclair, beau-père du marquis, dont elle avait trouvé le nom dans le testament jeté au feu par Forestier.

Sans nul doute, revenu des îles Philippines après de longues années de détention, le marquis avait dû faire au moins une visite à son beau-père. Qui sait même s'il ne demeurait pas avec lui ? Dans tous les cas, M. de Vauclair savait certainement où était son gendre.

C'était bien raisonné. Mais Mme Prudence se trouvait en présence d'une première difficulté.

Sans doute, pour savoir où était le marquis de Mimosa, il fallait d'abord savoir où se trouvait ce M. de Vauclair, qui devait être aujourd'hui général, s'il n'était pas mort. Et s'il était mort ? Dans ce cas possible, elle se trouverait singulièrement embarrassée. Enfin il fallait s'informer, savoir.

Elle avait pour client un chef de bureau au ministère de la guerre, grand amateur de bronzes artistiques, qui venait souvent dans son magasin, afin de voir s'il ne trouverait pas quelque belle pièce à acheter.

Elle ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce chef de bureau pour être renseignée au sujet de M. de Vauclair.

Elle apprit donc par son client que M. de Vauclair avait été, en effet, colonel en Afrique, où il s'était signalé ; que pendant la guerre de 1870 il s'était de nouveau distingué par plusieurs actions d'éclat et avait conquis les épaulettes de général de brigade ; qu'il avait été promu depuis au grade de général de division, et que, atteint par la limite d'âge, il était depuis deux ans en non-activité de service.

Le chef de bureau était certain que le général de Vauclair habitait à Paris ; mais il ne savait pas où il demeurait ; toutefois, comme il lui était facile d'avoir son adresse, il promit à Mme Prudence de la lui faire parvenir dès le lendemain.

Le lendemain, en effet, Léonie reçut du chef de bureau une note lui apprenant que le général de Vauclair demeurait au n° 101 de la rue des Pyramides.

C'était parfait. Elle pouvait maintenant entrer en campagne.

Elle était persuadée que le marquis était venu à Paris tout de suite après son départ de Valpenas et qu'il demeurait chez son beau-père. Mais il fallait s'en assurer.

Rien ne l'empêchait d'aller trouver ouvertement le général, qui l'aurait bien accueillie et écoutée avec des transports de joie. Elle n'y songea même pas, tellement il était dans sa nature de se laisser aller à son esprit d'intrigue. C'était le marquis qu'elle voulait voir, c'était à lui seul qu'elle voulait parler de Georgette.

Une des femmes de chambre avec lesquelles elle était en relations demeurait place Vendôme et avait pour ami un cocher de bonne maison qui devait connaître le cocher du général de Vauclair. Cette fille, pour quelques louis, consentit à servir Mme Prudence et promit de lui fournir tous les renseignements qu'elle désirait.

On connaît les gens de maison ; en général, ils font bien leur service, mais moins par dévouement que pour ne pas perdre une bonne place ; il ne s'ensuit point qu'il n'y ait pas d'excellents serviteurs très attachés à ceux qu'ils servent ; mais c'est le petit nombre. Malheureusement, les domestiques de nos jours ne ressemblent guère à ceux d'autrefois ; ils ont les oreilles et les yeux constamment ouverts afin de surprendre les choses intimes de la famille, qu'ils ne doivent pas connaître, et trop souvent, entre eux, ils ne se gênent point pour débâter contre leurs maîtres et les tourner en ridicule.

L'ami de la femme de chambre connaissait effectivement le cocher de M. de Vauclair et le rencontrait souvent chez un marchand de vin de la rue Mont-Thabor, lieu de rendez-vous des cochers du quartier, où l'on faisait la partie le soir, quand on était libre.

En y mettant une certaine adresse et en vidant deux bouteilles d'un vieux pomard,—car il n'est tel pour délier la langue qu'un bon vieux vin,—l'ami de la femme de chambre n'eut pas beaucoup de peine à faire jaser le cocher du général, qui, s'il savait parfaitement soigner ses chevaux et les conduire, était d'une intelligence assez bornée et avait en plus le défaut d'être très bavard.

Mme Prudence sut bientôt que M. et Mme de Vauclair recevaient souvent un étranger que l'on appelait don Ramon Albarès, lequel demeurait rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice, et n'était autre que M. le marquis de Mimosa, gendre du général de Vauclair.

Mme Prudence aurait bien voulu savoir pourquoi le marquis se faisait appeler don Ramon Albarès, mais on ne put le lui dire. Après tout que lui importait ? Ce qu'elle savait lui suffisait, elle pouvait agir.

Cependant, avant la visite qu'elle allait faire au marquis, elle jugea nécessaire d'avoir un entretien avec Georgette afin de la préparer à la grande et heureuse surprise qu'elle lui ménageait, car elle n'avait pas encore dit à la jeune fille qu'il était possible qu'elle retrouvât un jour sa famille.

Or un soir, après la leçon qu'elle venait de donner à Georgette, elle lui dit :

—Ma fille, permettez-moi de vous adresser une question qui m'est souvent venue sur les lèvres.

La jeune fille parut tout interloquée et la regarda avec surprise.

—N'avez-vous jamais pensé, reprit-elle, à vos parents inconnus ?

—Oh ! si, ma mère, souvent.

—Alors vous vous êtes dit que vous ne deviez pas être sans famille, et, certainement, vous vous êtes demandé par suite de quelles circonstances vous aviez été abandonnée.

—Oui, je me suis livrée à bien des suppositions.

—Touchant à votre abandon et le mystère dont votre naissance est enveloppée ?

—Oui, ma mère. Oh ! j'aurais bien voulu savoir qui étaient mes parents, et j'ai souvent versé des larmes en pensant à celle qui m'a mise au monde. Je ne puis admettre qu'elle ait voulu se débarrasser de son enfant ; j'aime mieux croire que je lui ai été enlevée et qu'il y a un mystère dans mon abandon.

Assurément, on a voulu se débarrasser de moi, mais ce n'est pas ma mère, oh ! non, non !... On a voulu que je ne connusse jamais ma famille, on a voulu me perdre, et ce qui l'indique bien, c'est le soin que l'on a mis à enlever de mon linge les marques qui auraient pu être des indications ; et puis, c'est que l'on a plus revu jamais cet homme qui m'a apportée à La Palud et m'a laissée dans une étable à moutons.

—Georgette, est-ce que vous avez perdu tout espoir de savoir un jour où vous êtes née et de qui vous êtes née ?

—Oui, ma mère. Je ne puis espérer cela, après tant d'années écoulées.

—Qui sait ? ma fille. Il y a dans la vie des hasards si singuliers.

La jeune fille eut un doux sourire et secoua la tête.

—Voyons, ma chère enfant, reprit Léonie, ne seriez-vous pas contente si l'on venait vous dire que l'on a découvert le secret de votre naissance ?

—Oh ! si, ma mère, je serais contente, heureuse, car je ne serais plus la Georgette sans nom et sans famille que votre fils aime et à qui vous et M. Lebrun avez ouvert les bras ; mais...

—Vous ne croyez pas que cela soit possible ? Pourtant, ma fille, cela peut arriver.

Georgette resta un peu silencieuse, pensive. Puis, se redressant et regardant Mme Prudence avec ses grands yeux doux et timides :

—Déjà, dit-elle, on est venu me dire à Montlhéry que j'étais née en Espagne ; que mon nom n'était pas Georgette, mais Thérèse ; que l'on me ferait retrouver ma famille et qu'une grande fortune dont on m'avait dépouillée me serait rendue.

—En vérité, s'écria Léonie jouant la surprise, on vous a dit cela à Montlhéry ?

—Oui, ma mère.

—Mais qui ?

—Un homme que je ne connaissais pas et que je n'ai plus revu, bien qu'il m'ait dit qu'il reviendrait.

—Qu'avez-vous pensé des paroles de cet homme ?

—Pendant deux ou trois jours j'ai été fort troublée ; puis j'ai pensé que ce que m'avait dit cet homme n'avait rien de sérieux ; que, sans doute, il avait voulu se jouer de moi et, peu à peu, l'impression produite en moi par ses paroles s'effaça.

—Ma fille, comment ne m'avez-vous pas déjà parlé de la visite que vous a faite cet inconnu ?

—Je ne croyais pas devoir vous parler de ces choses auxquelles je ne croyais pas.

—Mais, mon enfant, si cet homme ne vous avait pas trompée ? Si ce qu'il vous a dit était la vérité ?

—Oh ! ma mère ! fit Georgette très émue.

—Ainsi, cet homme ne vous a pas dit qui il était ?

—Je lui ai demandé de me dire son nom, mais il a refusé de se faire connaître.

—C'est tout ce qu'il a fait de mieux, pensa Mme Prudence.

Elle reprit à haute voix :

—Georgette, vous rappelez-vous assez ce que vous a dit cet inconnu pour me le répéter ?

—Je ne sais pas, ma mère, mais je vais essayer.

Pendant quelques instants la jeune fille réfléchit, interrogeant sa mémoire. Puis, autant qu'elle put se souvenir, en en rapportant toutefois les détails saillants, elle raconta sa conversation avec Forestier dans la salle du "Faisan doré."

Léonie avait écouté avec la plus grande attention.

—Ma fille, reprit elle, très calme, les révélations que vous a faites cet homme, qui n'a pas voulu se faire connaître, étaient extrêmement intéressantes, et je m'étonne que vous n'y ayez pas attaché plus d'importance, que tout cela vous ait en quelque sorte laissée indifférente.

—Mais... balbutia Georgette.

—Pourtant, reprit Mme Prudence, c'était une brillante perspective qu'on faisait luire à vos yeux.

—Du moment que mon père et ma mère n'existaient plus, que m'importait la fortune que cet homme prétendait me faire rendre ?

—Permettez, ma fille, si peu ambitieuse que vous soyez et si grand que puisse être votre dédain pour la richesse, vous aviez au moins la satisfaction de pouvoir dire à Paul : "Je ne suis plus une jeune fille pauvre et j'ai un nom !"

—Alors, ma mère, vous le savez, je croyais que Paul ne m'aimait pas, que je ne le reverrais plus. J'avais le désespoir dans l'âme !

—Oui, je comprends dans quelle situation d'esprit vous deviez être.

—J'étais si malheureuse que j'aurais voulu être morte !

—Avez-vous parlé à Paul des révélations de l'inconnu ?

—Oui, ma mère.

—Ah !... Et qu'a-t-il dit ?

—Il s'est mis à rire ; pour lui, rien de cela n'était sérieux ; j'avais eu affaire à un commis-voyageur qui, connaissant une partie de mon histoire, avait voulu s'amuser un instant.

—Eh bien, ma fille, vous avez eu tort et Paul aussi de ne pas attacher à la chose toute l'importance qu'elle méritait. J'ignore quelles pouvaient être les intentions de l'homme que vous avez vu à Montlhéry, mais ce qu'il vous a dit est la vérité.

Georgette sursauta, et une rougeur subite envahit son visage.

—Quoi ! s'exclama-t-elle, je suis née en Espagne et je m'appelle Thérèse ?

—Oui, oui !

—Mes parents étaient riches et l'on s'est emparé de mon héritage ?

—Oui, ma fille, oui !

—Mon Dieu ! mais comment savez-vous ?...

—Ma chérie, vous savez combien est grande mon affection pour vous ?

—Oui ! oui.

—Était-il possible, étant donné le vif intérêt que je vous porte, et sachant comment les époux Reboul vous avaient recueillie toute petite, que je n'employasse pas tous les moyens possibles pour pénétrer le mystère de votre naissance ?

—Et vous êtes parvenue à découvrir qui étaient mes parents ?

—Oui, ma chère enfant. Votre distinction, l'élévation de vos sentiments et de vos idées me disaient que vous deviez appartenir à une famille d'un haut rang, et puis le caractère de votre beauté me faisait supposer que vous étiez d'origine espagnole. Ce fut donc en Espagne que je fis faire des recherches. Grâce aux renseignements qui m'ont été fournis et à d'autres que j'ai dus au hasard, j'ai acquis la certitude que vous appartenez à une noble famille d'Espagne et que vous serez un jour héritière d'une énorme fortune.

—Hélas ! soupira la jeune fille, mon père et ma mère n'existent plus !

—Attendez, ma fille, je voudrais vous donner un bonheur complet, malheureusement je ne le peux pas : votre mère est morte peu de temps après votre naissance, mais vous avez encore votre père.

—Mon père existe ! s'écria Georgette, dont le front s'était irradié ; ah ! voilà qui est tout pour moi !

Puis, d'une voix mouillée de larmes :

—Je le verrai, n'est-ce pas ?

—Oui, bientôt.

—Mon père, mon père ! prononça la jeune fille d'une voix étouffée et les mains jointes.

Après un silence, elle reprit avec une sorte d'exaltation.

—Voir mon père et me sentir dans ses bras ! Cette espérance fait tressaillir tout mon être... En m'admettant à partager votre tendresse avec Paul, vous avez acquis des droits à mon éternelle reconnaissance ; mais à présent, à présent !...

—Je ne demande pas autre chose que de voir votre bonheur.

—Ah ! il sera grand !... Mon père, mon père ! comme je vais l'aimer ! Mais où est-il ? en Espagne ?

—Non, il est en ce moment à Paris.

Georgette pâlit, et d'une voix hésitante :

—Ne me repoussera-t-il pas ? demanda-t-elle.

—N'ayez pas cette crainte, ma chère petite ; votre père vous cherche et sera heureux de retrouver sa fille.

—Oh ! je le crois . . . Mais pourquoi ai-je été abandonnée ?  
—Ma chère Georgette, il y a là tout un drame que vous connaîtrez plus tard ; votre père vous en fera lui-même le récit.

—Ai-je donc été violemment séparée de lui ?

—Oui.

—Par ces ennemis dont l'homme inconnu m'a parlé à Montlhéry ?

—Oui.

—Et pendant seize ans mon père n'a pas su ce que j'étais devenue ?

—Il l'ignore encore aujourd'hui

—Et c'est vous, ma mère, c'est vous . . .

—Oui, mon enfant, c'est moi qui vais vous rendre à votre père.

La jeune fille fit à Mme Prudence un collier de ses bras et, les yeux inondés de larmes, la dévora de baisers.

Quand elle se fut calmée :

—Comment s'appelle mon père ? demanda-t-elle.

—Votre père, ma chère enfant, est un grand d'Espagne, c'est un marquis ; il se nomme Philippe de Mimosa.

—Philippe de Mimosa, un marquis ! répéta lentement Georgette.

—Il est immensément riche, et vous êtes sa fille unique.

Le charmant visage de la jeune fille s'était couvert d'un nuage de tristesse.

—Qu'avez-vous ? lui demanda Léonie.

—Malgré la joie qui remplit et dilate mon cœur, je me sens inquiète.

—Pourquoi ?

—Si mon père voulait me séparer de Paul !

—Oh ! ma fille, n'ayez pas cette pensée.

—Ma mère, je serais trop malheureuse ! s'écria la jeune fille fondant en larmes ; j'aimerais mieux rester toujours la pauvre Georgette

A son tour, la mère de Paul prit entre ses mains la tête de la jeune fille et l'embrassa avec transport. Puis d'une voix câline :

—Rassurez-vous, ma chérie, dit-elle ; votre père est un noble cœur et est trop intelligent pour obéir à d'absurdes préjugés ; il aime la fille qu'il a perdue, il l'aimera plus encore quand il l'aura retrouvée ; il voudra votre bonheur et, soyez-en sûre, il ne repoussera pas celui que vous aimez.

—Oh ! non, n'est-ce pas ? dit Georgette.

Et un délicieux sourire dissipa le nuage qui assombrissait son front.

—A la bonne heure, dit Mme Prudence, mais il faut aussi sécher ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Il y eut silence.

—Ma mère, reprit Georgette, Paul sait-il ce que vous venez de m'apprendre ?

—Non, il ne sait rien encore et je tiens à ce qu'il ne soit pas instruit de ces choses avant que je vous aie mise dans les bras de votre père. Jusque-là, ma chérie, pas un mot de cela à votre fiancé et à son père. Promettez-moi donc de garder le silence.

—Je vous le promets.

—Bien. Je veux que pour Paul et M. Lebrun la surprise soit complète. Je n'ai pas besoin de vous dire que la date de votre mariage sera beaucoup avancée, car il ne sera plus nécessaire de présenter une requête au président du tribunal, à l'effet d'autoriser l'officier de l'état civil à vous marier, malgré l'absence des papiers exigés par la loi, et que vous ne pourriez fournir si vous restiez Georgette.

—Ma mère, quand me conduirez-vous auprès de mon père ?

—Je vous ai dit bientôt, ce sera cette semaine.

Georgette leva ses yeux vers le ciel et, pendant quelques instants, resta comme en extase.

Oh ! elle ne songeait guère à ce grand nom et à cette immense fortune dont on venait de lui parler. Elle pensait uniquement à son père qu'elle allait voir bientôt et qui la serrerait dans ses bras ; elle pensait aussi à sa mère, morte peu de temps après lui avoir donné le jour. Et de nouvelles larmes roulaient dans ses yeux et tombaient l'une après l'autre sur ses joues.

Quant à la marchande à la toilette, si elle se réjouissait de rendre une fille à son père, un père à Georgette, elle éprouvait aussi une impression d'orgueil en se disant que son fils allait épouser la fille du marquis de Mimosa et devenir riche comme un prince de la finance. Elle le voyait déjà dans un splendide hôtel, aussi célèbre par le luxe de ses appartements et de ses équipages que par l'éclat de son talent.

Et c'était à elle qu'il devrait sa haute fortune. Alors, fièrement, elle pourrait mettre en parallèle ce qu'elle avait fait pour Paul avec les titres que le sculpteur sur bois avait à la reconnaissance de son fils.

La mère était heureuse et l'épouse triomphait.

Le lendemain des révélations faites à Georgette par Mme Prudence était un jeudi. Ce jour de la semaine, régulièrement, la jeune fille déjeunait chez le père de Paul.

Le jeune artiste vint la prendre chez sa mère, à onze heures et demie, comme d'habitude.

Ce jeudi, Paul ayant à faire, tout de suite après le déjeuner, une visite à l'Ecole des Beaux-Arts, Georgette ne pourrait pas rester aussi longtemps qu'à l'ordinaire chez le sculpteur sur bois, car c'était toujours le jeune homme qui ramenait sa fiancée rue Lafayette.

Après le déjeuner, le père Lebrun ayant mis un baiser sur le front de Georgette, les deux jeunes gens montèrent dans le fiacre qu'un apprenti était allé chercher.

—Paul, dit la jeune fille, comme la voiture descendit vers le Château-d'Eau, vous n'avez pas prévenu votre mère que je rentrerais d'aussi bonne heure, elle n'attend pas mon retour avant trois heures ou trois heures et demie. Ne pensez-vous pas que je peux profiter de cela pour faire une visite à Mlle Emilienne Lormont ?

—Mais je n'y vois aucun inconvénient, ma chère Georgette.

—Alors, vous voulez bien ?

—Sans doute, je vais donner l'ordre au cocher de ne pas aller rue Lafayette, mais rue Godot-de-Mauroi ; vous descendrez à la porte de Mlle Lormont.

—Je pourrai revenir seule et à pied ?

—Il n'y a qu'un bout de chemin à faire.

—Mais il ne faut pas que cela vous dérange ou vous retarde.

—Pas le moins du monde.

Paul donna au cocher l'adresse de la jolie dentelière. Puis, ayant repris sa place :

—Avez-vous parlé à ma mère de notre rencontre au parc Monceau avec Mlle Emilienne Lormont ? demanda-t-il.

—Oui, mon ami.

—Qu'a-t-elle dit ?

—Cela ne l'a pas beaucoup intéressée ; cependant, elle m'a adressé quelques questions au sujet de cette jeune fille ; je lui ai répondu et, comme ennuyée, elle a parlé d'autre chose et ensuite m'a donné ma leçon d'histoire.

—Je devine la cause de son indifférence.

—Ah !

—Vous lui avez dit que mon père et moi avons eu l'occasion de rencontrer l'ouvrière en dentelle chez Mme Villarceau pour laquelle elle travaille ?

—Oui, je crois.

—C'était suffisant pour qu'elle ne s'intéressât point à Mlle Lormont. C'est que ce nom de Villarceau lui rappelle des choses douloureuses. J'aurais dû déjà vous présenter à Mme Villarceau, à Mme et à M. le Dr Delteil, mais, à cause de ma mère, je ne le ferai qu'après notre mariage. Ma chère Georgette, ne parlez plus à ma mère de Mlle Emilienne Lormont.

Au parc Monceau, Georgette n'avait causé que quelques instants avec Emilienne, et cependant l'impression produite sur elle par la jolie dentelière était profonde.

A La Palud, à Montlhéry, la fille adoptive des Reboul ne s'était guère trouvée en contact qu'avec des jeunes filles qui lui étaient inférieures sous tous les rapports ; mais tout de suite elle avait senti, deviné la supériorité d'Emilienne sans qu'il se mêlât à son admiration aucun sentiment de jalousie.

On lui avait assez souvent répété qu'elle était belle pour qu'elle en fût bien convaincue, mais elle reconnaissait franchement que la beauté d'Emilienne avait un charme pénétrant qui manquait à la sienne.

L'ouvrière, si simple dans sa toilette, mais si pleine de distinction, lui apparaissait comme enveloppée d'une auréole.

Elle avait cherché à analyser les causes de cette séduction irrésistible qu'exerçait sur elle la physionomie d'Emilienne et l'expression de son regard ; elle n'y était pas parvenue. C'était l'ensemble de la personne qui l'avait subjuguée, éblouie.

La générale de Vaclair avait raison en disant d'Emilienne : " C'est une magicienne ! " On ne pouvait la voir sans que le cœur fut conquis par elle.

Georgette trouva la jolie dentelière à son travail.

Celle-ci eut un petit cri d'agréable surprise, se leva et les deux jeunes filles s'embrassèrent comme si elles eussent été des amies d'enfance.

—Comme vous êtes gentille de venir me voir, mademoiselle Georgette ! dit l'ouvrière.

—C'est une joie pour moi, mademoiselle Emilienne ; mais je vous dérange peut-être ; j. ne voudrais pas vous empêcher de travailler.

—Je n'ai pas à faire aujourd'hui un travail pressé.



**ANNONCE DE**  
**John Murphy & Cie**

**GRANDE VENTE**  
**A RÉDUCTION**

**MOIS DE JANVIER**

**ATTRACTIONS SPÉCIALES**

Dans notre département de  
**Sous - Vêtements en Coton**  
POUR DAMES

Tous nos sous-vêtements sont réduits de 20 à 75 POUR CENT et notre assortiments est le plus complet et le plus considérables en cette ville.

**DÉPARTEMENT**  
**D'habillements pour Garçons**

Réduction de 10 à 33 p. c.  
Habillements en tweed depuis \$1.04.  
Habillement, costumes matelot, en serge, depuis 72c.  
Pardessus en tweed et en étoffe, depuis \$3.97.

**John Murphy & Cie**  
**2343 Rue Sainte-Catherine**  
Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix  
**TÉLÉPHONE 3833**

*Laprie & Lavergne*  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST-DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TÉLÉPHONE 7283

**The ARMSTRONG**  
Photo Engraving Co.  
711 St-Jacques St.  
MONTREAL

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)  
**INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR**  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montreal

**LA FAMILLE**  
PARIS - 1, Rue de la Harpe  
L'IMPRIMERIE DE LA FAMILLE  
**CHRONIQUES, ROMANS**  
**ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.**  
COLLABORATEURS CÉLÈBRES  
**ŒUVRES INÉDITES**  
**MODES M<sup>me</sup> Aline VERNON**  
**ABONNEMENT D'ESSAI**  
Cinquante centimes pour Deux mois

**MAISON - BLANCHE**

65-RUE SAINT-LAURENT-65

**GRANDE VENTE A SACRIFICE**  
**POUR 30 JOURS**

Afin de faire place à nos commandes du printemps, nous avons décidé de sacrifier nos marchandises d'hiver à une RÉDUCTION DE 15 à 20 POUR CENT.

**T. BRICAULT.**

UN SEUL PRIX

1926

**Gie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,**

**"WESTERN"**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHEUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**J. B. C. TRESTLER L.C.D. HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**

Chirurgien - Dentiste

**200 RUE ST-DENIS**

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans alais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine et Couronne en or.

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**  
**95 ST-LAURENT**

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, mori himanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
**LA PRESSE**

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?  
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?  
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?  
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyens par jour pour la semaine finissant le 12 Janvier 1895

**38,656**

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**

**71 et 71a, Rue St-Jacques**

MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain.

CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts.

MUNN & CO., NEW YORK, 362 BROADWAY.

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXÉ**



Poitrine parfaite par les

**POUDRES - ORIENTALES**

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

**DEVELOPPEMENT**

ET LA

**Fermeté des Formes de la Poitrine**  
**CHEZ LA FEMME**  
**SANTÉ ET BEAUTÉ !**

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine**  
MONTREAL Tel. Bell 6 513

**"LUBY"**

POUR LES CHEVEUX

**A. DANAIS, L. C. D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE



**123 RUE ST-LAURENT**

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévies en cellulose. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

**AUX DAMES**

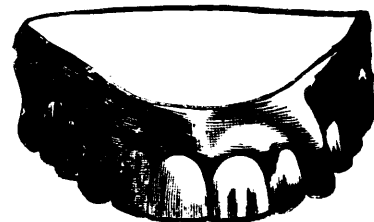
ACADÉMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL